

Publications en monographies

p. 2 : Antipoème « *Cheval de cervoise à Tijn Ulenspiegel* » publié in :

Onze poèmes d'aujourd'hui – Anthologie (Ed. Ministère de la Communauté française, 2008)

p. 3 : Article sur « Coup d'Etat » de Jan Bucquoy publié in :

Jan Bucquoy illustrated (100 Titres / Yellow Now, Crisnée, 2009)

p. 6 : Article sur Jan Bucquoy publié in :

Jan Bucquoy illustrated (100 Titres / Yellow Now, Crisnée, 2009)

p. 8 : Manifeste contre les statues de Léopold 2 publié in :

Philippe Dutilleul, *Un asile de flou nommé Belgique* (Buchet-Chastel, Paris, 2009)

p. 11 : Antipoème « *Sociologie de la neige* » publié in :

ouvrage collectif *Terre commune* (L'Arbre à Paroles, Amay, 2009)

p. 12 : Florilège d'antipoèmes publiés in anthologie dirigée par Yves Namur :

La nouvelle poésie française de Belgique (Le Taillis Pré, Châtelineau, 2009)

p. 21 : Notice « *Antinatalisme* » publiée in : *Dictionnaire de la mort*, dirigé par Philippe Di Folco (Larousse, Paris, 2010). **ATTENTION : cette notice a été modifiée sans le consentement de l'auteur, mis devant le fait accompli par l'indélicat éditeur pissenlitiforme** ; le directeur de publication, Philippe Di Folco, n'y étant au demeurant pour rien. On se reportera au fichier « Censure » pour de plus amples explications, et pour lire le texte original – où le point Godwin chinois n'a pas la vulgarité d'être...

p. 23 : Témoignage sur la notion de bonheur publié in : Myona Rimoldi Guichaoua, *Une minute de bonheur* (Ed. Médiathèque « Voyelles », Charleville-Mézières, 2010)

p. 26 : Antipoème « *Un drame en Lettonie* » publié in : *Piqués des vers : 300 coups de cœur poétiques*, anthologie par Colette Nys-Mazure et Christian Libens (Espace Nord, Bruxelles, 2010)

p. 27 : Antipoème « *Ma liberté gicle absolue* » publié in :

ouvrage collectif *De l'autre côté* (L'Arbre à Paroles, Amay, 2011)

p. 30 : Témoignage sur refus de procréer et Fête des Non-Parents publié in :

Nicole Huber, *Kinderfrei* (Herbig Verlag, Munich, 2011)

p. 31 : Antipoème « *Multivresses* » publié in :

Martine Cornil, *Bords de monde* (Maelström, Bruxelles, 2012)

p. 33 : Témoignage sur la non-paternité publié in :

François Faucon, *Du refus d'être père* (éditions du Cygne, Paris, 2014)

p. 39 : Contribution dénataliste « *Save the planet, make no baby !* » publiée in :

Moins nombreux, plus heureux : l'urgence écologique de repenser la démographie, ouvrage collectif dirigé par Michel Sourrouille (Sang de la Terre, Paris, 2014)

**Antipoème « Cheval de cervoise à Tijl Ulenspiegel » publié in :
Onze poèmes d'aujourd'hui – Anthologie
(Ed. Ministère de la Communauté française, 2008)**

CHEVAL DE CERVOISE À TIJL ULENSPIEGEL

Tijl mon bon larron
Séditieux sacripon
Birlipétillant fripon
Rebelge jamais grognon
Beau tripalpeur de callitrouclitons
Et fieffé loloteur de flaconnants forlichons
Tu nous manques Tijl

Détrogonneur de cucucrucifaillons
Vif transfourchonneur de traficopolitaillons
Riant embrochardeur d'englusangsupatrons
Tu nous manques Tijl

En ton nom ce soir Tijl nous concasserons
Pour de bon le plotron sinistroturluton
Des fangeâtres essais du salgrotoutopognon

Tu nous manques Tijl
Tu nous manques tijlliblement
Tant abondansavons très cocagneux soiftéton
De revivrejouir en entruculeuse Tijlgique

Théophile de Giraud

Né à Namur en 1968, Théophile de Giraud vit à Bruxelles. Il a publié *Diogenèses* aux éditions Maelström (Bookleg n°39) en 2008.



Onze poèmes d'aujourd'hui

Anthologie



CULTURE
LETTRES ET LIVRE

**Article sur « Coup d'Etat » de Jan Bucquoy publié in :
*Jan Bucquoy illustrated (100 Titres / Yellow Now, Crisnée, 2009)***

L'obsédé du coup de hache sur la tête de l'État

Sinistre rotule de pelure d'oignon serait celui qui dans la démarche existentiellartistique de Jan Bucquoy oublierait d'inclure ce qui est en passe de devenir une nouvelle tradition du folklore subversivo-burlesque mondial : le coup d'État annuel contre le palais centrobruxellois de la famille royale belge, à jamais fixé au 21 mai à 14 heures, sauf si ciel navrant de pluie, auquel cas la chance de renverser le système est reportée d'office au premier jour de soleil suivant, histoire de commencer la nouvelle ère capitalistophobement libertaire dans la jouissance la plus complète. Antiroyaliste acharné et justicier dans l'âme, Jan Bucquoy s'était déjà illustré en 1992 par une tentative, hélas neutralisée par la sournoise vigilance des forces de l'ordre unique, de décapitation d'un buste du roi Baudouin, célèbre militant antiavortement et grand ami de ce dictateur sadique que fut Mobutu. Ô guillotine, guillotine, où sont donc passées les guillotines d'antan ? Mais ce serait mal connaître le plus vivifiant cinéaste belge depuis Marcel Mariën que de l'imaginer se mollotesticulairement ratatiner après un échec ou même dix.

Annoncé de longue date par tous les moyens possibles, et soutenu par la fraternelle présence de l'inénarrable tartologue Noël Godin, le premier coup d'État déploya sa sémillante fanfare anarchiste au printemps 2005 : des quatre éditions jusqu'à ce jour, ce fut incontestablement la plus populaire et la mieux médiatisée¹, même si ce fut aussi la plus concise, puisque notre incendiaire parvint à peine, au terme d'une charge écossaïsement héroïque, à prendre pied dans la fameuse « zone neutre² » ceinturant le palais de nos invénérables sépulcraltesses. Jan finit le reste de la journée en prison et la police nous refusa même le droit, à nous ses partisans, ô terrifiant terrorisme d'État, de lui faire transmettre de revigorantes bières dans sa cellule. La nuit n'en fut que plus pétillante lorsque nous le fêtâmes à sa libération. Seconde édition : redoublant de hargne, notre putschiste favori réussit à parcourir cent mètres en zone neutre avant de se faire plaquer brutalement au sol par des molosses en uniforme, et sous vilaine garde conduire dans sa geôle désormais familière. Troisième tentative : à sa grande surprise, les lugubres pandores n'attendent pas le contestataire épaulé par deux complices, dont votre serviteur, si bien que le trio réussit à traverser les jardins du palais et à déployer, non seulement en plein dans la sacro-sainte entrée, mais au nez et à la barbe des soldatesques gardiens du temple monarchique, le drapeau du drolatique parti « Banane³ ». L'après-midi se termine en garde à vue dans le commissariat même du palais : nous rions beaucoup, à ceci près que les autorités refusent incompréhensiblement de nous servir une trappiste. Quatrième essai : accompagné cette fois d'un sociologue de renom et comme toujours par le fidèle Arne Baillière, lui aussi rebelle de haute rage, Jan et Arne plantent respectivement un drapeau communiste et anarchiste dans le parterre central des jardins de la royale et laidissime bâtisse. Embusqués comme des mygales, les porte-menottes jaillissent soudain de partout, telle une éjaculation précoce, et mettent, une fois de plus, les conspirateurs derrière les barreaux. Relâché peu après et tranquillement cervoisattablé dans le Dolle Mol de son cœur, Jan sera inexplicablement ré-arrêté quelques heures plus tard, ce qui montre à suffisance combien la dangereuse police du royaume craint que ce charismatique agitateur ne fasse tache d'huile insurrectionnelle.

Et pour cause, la philosophie qui sous-tend le coup d'État a tout pour déplaire à un maximum de suppôts du coucouchepaniérisme. Fidèle à son amour pour le surréalisme révolutionnaire autant que révulsé devant le cancer croissant des iniquités sociales, Jan Bucquoy propose de redistribuer logements, fonctions et richesses selon le système

¹ On trouvera en bonus du DVD de *la jouissance des hystériques* le phosphorescent reportage, réalisé par une télévision luxembourgeoise, sur cette journée historique.

² Pas si neutre que ça, puisque matraquièrement interdite aux salutaires vertus de l'insoumission.

³ Acronyme pour : *Bien Allumés, Nous Allons Nous Évader !*

de la loterie perpétuelle, la seule justice étant celle du hasard puisque nous sommes tous égaux devant lui, alors que la simple naissance dans la classe pistonnaisée, gorgée de fric et d'enculants passe-droits, vous garantit un succès confortable en dépit de – voire grâce à – votre héréditaire nullité. Avec la stochastique de Jan au contraire, tirez un numéro et vous parcourrez cette année sur les sièges d'une berline, avec un loup raide pour chauffeur ; retirez un autre numéro, vous traverserez écologiquement l'an prochain à bicyclette. Vaste brassage orgiaque des possibles, certitude de vivre vingt vies en une, après avoir tour à tour habité une villa avec piscine et une maison de mineur avec poulailler, chacun pourra de la sorte devenir sénateur et tout sénateur aura des chances de devenir maçon, même si le maçon fera plus facilement un bon sénateur que le sénateur un bon maçon. À cet égard, Jan ne tarit pas de dégoût face à l'incompétence avérée de nos politiciens qui sont « presque tous des avocats ratés » et ne connaissent rien aux criants problèmes du peuple et moins encore aux joies de la vie authentique, celle-ci ne pouvant se fonder que sur l'euphorie permanente, le refus du travail salarié ainsi que sur le lafarguesque droit à la paresse. Les autres points du programme bucuoyléonin consistent, outre la revendication de la gratuité de l'énergie et des transports, en la suppression de la propriété privée et de la bureaucratie, ainsi qu'en la volonté d'instaurer une société semblable à celle des bonobos, c'est-à-dire nudiste, non-violente et chroniquement copulatoire. On saluera également son appel à l'abolition de toutes les cages à haut potentiel de toxicité : écoles, armée, prisons, mariage, églises et autres zoos. Quant à son idée de reconversion du palais royal en bistrot au rez-de-chaussée et logements sociaux aux étages, on ne peut que l'approuver, même si rendre soudainement utile et vivant ce cercueil percé de fenêtres gluantes aura sans doute quelque chose de passagèrement déstabilisant.

Avant de conclure, mémorisons les paroles, autrement plus érogènes que celles de la Brabançonne, de l'hymne que nous propose l'hédoniste dissident : « Amusons-nous, faisons les fous, la vie est si courte après tout ! » Bref, si au lieu de porter passivement de mercantiles t-shirts à l'effigie du consterné Che Guevara, les cohortes de mécontents rejoignent activement Jan Bucquoy le 21 mai 2009, on pourrait enfin réussir à casser le pif de la machine à transformer l'homme en machine, et créer un monde beau comme un vagin de libertine, nom d'un cake à la nitroglycérine ! Si vous souffrez, cessez de pleurnichouilloter : délirévoltez-vous, ventrerouge !

Théophile de Giraud



Andreas Baader,
collage et
acrylique sur toile,
80 x 100 cm,
1978

Le coup d'Etat réussi de Jan Bucquoy



COMME TOUS LES 21 MAI, Bucquoy a fait son coup d'Etat. Une première : il a réussi à pénétrer dans le Palais royal, escorté par la police. Par téléphone, de sa prison royale, il triomphait : « On occupe le Palais ! » Mais son occupation n'aura guère duré, il a été relâché après audition. PH. D. D.

BX

« Le coup d'État réussi
de Jan Bucquoy »,
le Soir, 22.05.2007

**Article sur Jan Bucquoy publié in :
*Jan Bucquoy illustrated (100 Titres / Yellow Now, Crisnée, 2009)***

Voyage au centre du cerveau d'un belgiteur

À mille trilliards d'années-colère de ces amouronanouilleries, publiées en diarrhée continue, que la critique moolbourgeoise continue criminellement¹ à flattolouanger, Jan Bucquoy peut se targuer d'avoir offert à l'année 2007 un de ses plus excitants marmots littéraires. Il s'agit de *La vie est belge*, un insolite assemblage, censément griffonné du cloaque d'un cachot au lendemain d'un putsch manqué, de propos philosophiques cassegueulants et de juteux souvenirs oscillant entre réalisme pipéracé et fantasmagique farfeluité, ainsi lorsque notre Don Juanquichotte conquiert et clitorise la juge d'instruction en (dé)charge de l'auditionner... Festin d'hilarité ? Oui.

Sans cesse électrisé par le crépitant humour chauffroid dont il a le secret, l'écrivain règle, en cet enculant opuscule, jouissance ses comptes avec l'armée de crevettes qui l'horripilent : la langue française, le cinéma flasque, le travail, la société, le capitalisme, la famille royale, les politiciens rampants (pléonasme), le ventripotent bonghoud, les intellos pisse-vacuité, sans oublier sa propre mère qu'il compare tantôt à Attila, tantôt à une Médée qui n'aurait pas eu le courage de l'infanticide.

Évoquant tour à tour, à travers certaines femmes qui l'inspirèrent, ses échecs ou triomphes érotico-sentimentaux, ces confessions impudiques du plus infréquentable des réalisateurs actuels nous mènent également sur les pourlécha-toires traces du Musée du slip ou de la femme, du légendaire authentique Dolle Mol en tant que vivifiant repaire de complocopulateurs, du Festival de Cannes tel que vécu par un éternel centrifuge empêtré dans la drague capotante, de ses amitiés électives dont celle avec le fabuleux Noël Godin, sur cent chemins de controverses enfin qui nous mettront entre autres sous le nez de cyniques conseils aux jeunes comédiennes (sucécouchez pour décrocher le rôle concupiscé) ainsi qu'un alléchant échantillon du programme anarchonirique sous-jacent au coup d'État annuel de notre séditieux turluron.

Mais tout cela ne ferait pas de mal à un plouc si Bucquoy ne nous abreuvait au passage de certaines succulences de provocation suffisamment hors du convenu pour que toute muqueuse subversive à de telles phrases se congestionne en prurit nitroglycérinophile !

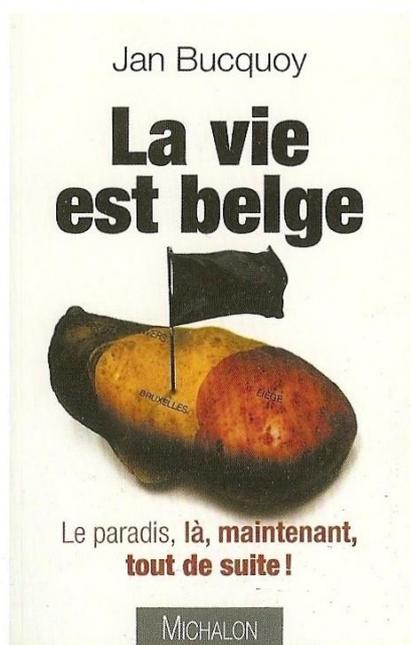
Partant du principe que « la vie de l'homme a toujours été de la merde », outre le sotériologique esprit de révolution dont il nous offre le paradigme, Jan propose comme remèdes deux nouveaux types de pilules tout aussi fascinantes que celles qui nous permettent de multicoïter à volonté sans concevoir un fœtus qui n'en demande franchement pas tant. La pilule B tout d'abord : totalement gratuite et sur délivrance libre, « elle permettra à qui veut de se suicider dans l'allégresse : la mort où je veux et quand je veux sera la première des libertés fondamentales ». Nous n'avons pas choisi de naître : quel babouin fasciste en effet aurait l'indécence de nous dénier le droit de mourir dans la volupté ? Que notre société nous frustre d'un droit aussi limpide indique à suffisance combien elle mérite d'être détruite à coups de bombes hyperatomiques si nécessaire.

La pilule S ensuite, non moins réjouissante : « Prolétaires de tous les pays, stérilisez-vous. Faire des enfants est un crime contre l'humanité. En Belgique libérée, il y aura un permis de procréer, qui s'inspirera du permis de conduire. Le but de la Belgique sera d'arriver à natalité zéro. La pilule S (comme stérile) sera distribuée gratuitement dans le métro, au même endroit que la pilule B. » Pilule B, pilule S et permis de procréer : voilà des idées bien propres à faire exploser la pustuleuse cervelle microscopique des bien-mal-pensants et des crabouledogues de la déprimante mo-

¹ Criminellement car tout ce qui est chloroformabrutissant, veule, inoffensinspide et drapollué par l'esprit de sérieux s'avère six cent soixante-six fois plus nocif qu'un paisible terroriste nettoyant mutinément la planète de quelques-uns de ses parasites tout aussi grégaires et chiconformistes que clonatoirement orchidoclastes. Un bisou sur la bouche de qui nous rapportera le scalp du pape ou d'un autre patron de multinationale, ventre de napalm !

rale publique. Comme si de tels missiles ne suffisaient pas, notre révoltartiste surenchérira dans le pire tabou de notre temps, l'anti-natalisme radical : « Arrêtons de faire des gosses. Ça ne sert à rien que mettre au monde des malheureux. Et puis les gosses nous bouffent les oreilles », ce que ne démentira certes pas la préfacière de l'ouvrage, Corinne Maier, elle-même gratifiable il y a peu d'un « *No kid* » magnifiquement pédophobe et dynamitesquement familicide. On l'aura compris, *La vie est belge*, c'est un peu le cinéma de Bucquoy figé sur papier plutôt que sur pellicule, avec une généreuse giclade d'acide en plus dans le strangulanus de nos tristes us ; c'est surtout un document essentiel sur un des derniers créateurs viscéralement insoumis de notre époque ainsi qu'une cruciale occasion de rire en fomentant de futurs assauts contre la calvicitadelle des gâcheurs de jouissexistence. Citons une déclaration d'amour de l'auteur pour vaginclure : « Jusqu'à la fin de ma vie, je ferai qu'une chose, te caresser la chatte. Ce sera un acte de foi et une performance artistique. »

Théophile de Giraud



La vie est belge,
Paris, Michalon,
1997

**Manifeste contre les statues de Léopold 2 publié in :
Philippe Dutilleul, *Un asile de flou nommé Belgique*
(Buchet-Chastel, Paris, 2009)**

ANNEXE

**Manifeste pour l'abolition de toutes
les statues du prédateur Léopold II**

Femmes violées, enfants martyrisés ou enrôlés de force comme soldats, hommes réduits en esclavage et fouettés jusqu'au sang à la moindre incartade, villages incendiés, récoltes réquisitionnées, civilisation détruite, pillage des ressources, prises d'otages, terres volées, famines et maladies, jugements sommaires, mutilations, meurtres et exactions de toute nature : voilà ce que fut la réalité du Congo sous le règne de Léopold II.

Au nom des MILLIONS de victimes de la scandaleuse politique coloniale de ce despote impérialiste, raciste et cupide, nous estimons porcinement indigne de la part d'une nation se prétendant civilisée de perpétuer sa mémoire sous quelque forme valorisante que ce soit. Une statue publique – équestre, pédestre, cycliste ou patinoroulettiste – étant un hommage au personnage qu'elle offre à l'admiration des foules, l'Allemagne et la Russie ont eu le bon goût de déboulonner toutes celles d'Hitler et de Staline.

Nous exigeons donc de la Belgique qu'elle fasse preuve d'autocritique et conclue à l'urgente nécessité d'arracher à leur socle les monuments de bronze censés célébrer cet odieux tueur en série que fut, en toute connaissance de

cause, Léopold II. Nous ne pouvons admettre qu'un criminel contre l'humanité, fût-il jadis monarque, soit élevé au rang des grands hommes de la nation, à moins que celle-ci ne soit effectivement qu'un troupeau de sadiques. La Belgique étant fille de Tjil Uilenspiegel et terre de joyeux drilles, nous ne tolérerons jamais que notre gouvernement insulte notre libertaire sens du comique en glorifiant le premier père Ubu venu : non au terrorisme d'État, non aux symboles de violence et d'injustice, oui à la délirévolte rugissante contre les gâcheurs de jouissexistence !

Nous proposons toutes fesses hautes de remplacer les statues du vomitorépugnant Léopold II par des représentations de personnalités belges aussi positives et jubilatoires que, par exemple, Noël Godin, Jan Bucquoy, Jean-Pierre Verheggen, André Stas, Serge Poliart, Jacques de Pierpont, André Blavier, Scutenaire, Mariën ou Lautréamont (qui aurait pu devenir sucre d'orgie belge s'il avait choisi de naître à Tirlemont). Pour la paix entre les peuples, un nez de clown sera toujours préférable à un bruniforme : notre téton nous souffle même à l'oreille que si les pitres étaient au pouvoir, le monde ne mourrait plus que de rire, jambe de poêle à frire !

THÉOPHILE DE GIRAUD

À lire pour se frictionner les synapses :

Martin EWANS, *European Atrocity, African Catastrophe : Leopold II, the Congo Free State and its Aftermath*, New-York, Routledge, 2002. Mark TWAIN, *Le Soliloque du roi Léopold*, Paris, L'Harmattan, 2004. Arthur CONAN DOYLE, *Le Crime du Congo belge*, Paris, Les Nuits Rouges, 2006. Adam HOCHSCHILD, *Les Fantômes du roi Léopold. La terreur coloniale dans l'État du Congo, 1884-1908*, Paris, Taillandier, 2007.

« Je suis d'avis d'ouvrir trois colonies d'enfants. [...] Le but de ces colonies, qui pourront abriter chacune jusqu'à 1 500 enfants, est surtout de nous fournir des soldats. »

« Les mains coupées, mais c'est idiot!... Je leur couperais bien tout le reste, mais pas les mains. C'est la seule chose dont j'ai besoin au Congo! »

LÉOPOLD II

(cité par Adam HOCHSCHILD dans *Les Fantômes du roi Léopold*)

Table

Préface : Un livre qui ne s'arrête pas à la page 100... 7

Partie I : L'histoire des colonies belges 11

1. L'histoire des colonies belges 11

2. L'histoire des colonies belges 11

3. L'histoire des colonies belges 11

4. L'histoire des colonies belges 11

Partie II : L'histoire des colonies belges 11

5. L'histoire des colonies belges 11

6. L'histoire des colonies belges 11

7. L'histoire des colonies belges 11

8. L'histoire des colonies belges 11

Partie III : L'histoire des colonies belges 11

9. L'histoire des colonies belges 11

10. L'histoire des colonies belges 11

**Antipoème « *Sociologie de la neige* » publié in :
ouvrage collectif *Terre commune*
(L'Arbre à Paroles, Amay, 2009)**

Sociologie de la neige

Lune. Pleine comme mamelle d'allaitante. Ombre des peupliers. Phallus nus. Projetée sur la neige. C'est le parc de ma ville. La surface plane enneigée. Dessine un rectangle de 100 mètres de diagonale. La neige est tombée il y a 4 nuits. Le gel l'a préservée dans son ventre de pucelle. Elle est belle cette neige sous la lune. Etoiles dans le ciel autour de la lune. Etoiles aussi dans la neige. Grâce à la lumière des mes phares. Il est 4 heures du matin. Nuit presque aussi belle que ma solitude. J'écoute de la Techno Body Music. Analogue Brain : Dead Keen on. En boucle. Je bois une massive canette de bière. Je me suicide très très très lentement. Presque trop lentement. En fumant quelques cigarettes. Je regarde la neige. Horriblement vierge. Seulement quelques traces de pas. Là au centre et sur la gauche ce sont les miennes. Déposées avant-hier. Vers 2 heures du matin. Un maigre lacis d'autres empreintes. Sur la droite. Un désespoir me traverse. Je sors de la voiture. Je marche à nouveau dans la neige. J'étudie les autres empreintes. Horreur crucifiante. Celles-ci sont d'un chien. Au terme d'un frétillement sillage. Il s'est roulé dans la neige. A gratté. A été heureux. Ici les semelles. Du compagnon humain du chien. A dû être heureux aussi. Je lance quelques boules de neige vers ma diligence. Elles éclatent joyeusement sur le pare-brise. Je regarde la lune les peupliers la nuit. La neige surtout. Je contemple l'entrée de mon collègue jadis. Etendu là juste de l'autre côté du parc. Premiers coups de langue. Dans la bouche des filles. Il y a 25 ans d'ici. J'amorce une douce érection. Je regarde à nouveau la neige. Atrocement presque vierge. Je débande instan-

tanément. Depuis 4 jours et 4 nuits. Que cette neige attend de jouir et de faire jouir. Pas un enfant. Pas un adolescent. N'est venu courir bondir batailler rire jouir. Faire orgie de boules. Sur le ventre blanc de cette neige. Qui n'attend que de jouir et de faire jouir ! Pas un microscopique bonhomme de neige. Certes la vierge est un peu trop poudreuse. Mais pas même une tentative de bonhomme de neige. Ou de fortin de givre. Pas une silhouette d'ange. Pas un mot d'amour ou d'insulte écrit avec les pieds. Pas un labourage témoin de scintillantes batailles rangées. Pas d'empreinte de visage écrasé dans la blancheur. Pas un bonnet oublié. Ce rectangle devrait être dévasté. Les 10 centimètres de belle neige. Aurai-ent dû faire place. Soit à des touffes d'herbe étonnée. Soit à un centimètre. De verglas bien tassé. Par les pas les courses les culbutes les exaltations les tonnes de jouissance pure. Rien. La neige offre son ventre pour rien. D'obscur nazis ont dû venir tuer. Tous les enfants de ma ville. Durant mon absence la semaine dernière. Juste avant qu'il ne neige. Mais je parle je parle. Alors que j'ai beaucoup mieux à faire. Je rassemble les cristaux dans ma paume. Les presse en malaxant. C'est froid c'est doux ça bruisse. La boule se forme. Je la lance vers le pare-brise de ma diligence. Elle explose en riant. Le pare-brise tente une réaction. Mais mes boules sont beaucoup plus rapides. Le pare-brise a perdu. Il a la gueule en blanc. J'ai ravagé dix bons mètres carrés. Du ventre de la vierge en rut. Plaisir accompli. Sourire au cœur. Infiniment soulagé. D'avoir survécu aux nazis. Je rentre réchauffer mes doigts gelés.

Théophile De Giraud

Florilège d'antipoèmes publiés in anthologie dirigée par Yves Namur :
La nouvelle poésie française de Belgique
(Le Taillis Pré, 2009)

Extrait de la préface d'Yves Namur

Laurent Robert, Rachaël Micolli, Antoine Wauters ou un Stéphane Lambert toujours à la frontière des genres.

Autre constatation : l'importance qu'acquiert aujourd'hui l'oralité, l'immédiat d'un discours. La reconnaissance et l'accueil grandissant du slam et des lectures-performances ne sont peut-être pas étrangers à ce phénomène-là. Des auteurs comme Damien Spleeters ou Maxime Coton, dit Coton, s'inscrivent dans cette lignée de poètes qui « montent sur scène ». Un Nicolas Ancion, qui cultive volontiers l'humour et la dérision, leur est également proche. On doit d'ailleurs, autour de cette mouvance, évoquer le rôle d'une maison d'édition comme *Maelström* dont la collection *bookleg* s'est fait le témoignage des différentes performances. Citons aussi une Laurence Vielle dont le texte dit par elle-même investit à merveille la scène. Il faut être témoin de ses lectures pour mesurer toute l'importance du poème « mis en scène ou en ondes ».

Mais ne gardons pas la langue de bois : le danger est parfois réel dans ces performances. Un texte qui passerait remarquablement la rampe par différents effets de scène ou de voix peut, une fois couché dans un livre, se révéler être de piètre qualité. C'est là me semble-t-il l'un des risques majeurs de telles démarches, mais elles valent la peine d'être tentées.

L'engagement citoyen est aussi présent dans cette poésie d'après mai 68. Peut-être plus que ce qu'il n'était auparavant. Qu'on lise pour s'en convaincre du Laurence Vielle ou *Le poète fait son devoir* de Nicolas Ancion.

Théophile de Giraud, quant à lui, pousse l'engagement jusqu'à la provocation extrême, voire, l'injure à la vie. Avec peut-être Christophe Abbès et Xavier Forget (qui n'a rien publié à ce jour), il fait partie de ces inclassables qu'André Blavier appelait les « fous littéraires ». Quel scandale suscitera-t-il après le récent badigeonnage de la statue équestre de Léopold II ? Faisons-lui confiance, nous ne sommes pas au bout de nos surprises avec cet émule d'André Stas. Et cela, qu'on le veuille ou non, oxygène un peu notre quotidien.

Parmi les architectes de la langue – disons ceux qui construisent et mettent en scène sur papier, ce qui n'est pas non plus toujours sans risque – il me faut évidemment citer Anne Penders et Gwenaëlle Stubbe. Ces voies-là ont certes été investiguées il y a déjà longtemps avec des auteurs comme Jean Daive et plus récemment Elke De Rijcke, publiée également au Cormier. Cette approche de la poésie eut de nombreux adeptes dans les années septante avec des auteurs comme Anne-Marie Albiach, Joseph Gugluemi ou un Lionel Ray dont on aurait aujourd'hui peine à prétendre qu'il fut pourtant l'auteur de *L'interdit est mon opéra* (Gallimard, 1973). Les modes littéraires – on se souvient aussi du mouvement minimaliste ou du mouvement électrique – sont, elles aussi, saisonnières.

Un Nicolas Grégoire quant à lui, voisine plutôt du côté d'André du Bouchet ou Jacques Dupin. Une écriture que l'on devine contrôlée, travaillée jusqu'à ne laisser en place qu'un noyau dur. Peut-être marche-t-il aussi aux côtés d'un Christian Hubin dans ce qu'il a de plus lapidaire, et cela

Notice biographique

Note : on remplacera par « devenir *school killer* » l'inintelligible « devenir i »

tête, lève-la pas, picoti picota ————— torticoli et tralala —————
————— western ghats, tracks and springs / a different kind of Spring.

Seasoning : Spicy.

Reasoning : Memory.

Hindi, Urdu, Tamul... Some like it hot, some don't like it at all.

On mettra tout sur un plateau / en altitude.

On prendra de la hauteur.

On marchera d'un bon pas / sur la roche friable. On trébuchera encore — sur les mots.

La langue emberlificotée.

La parole grave au fronton du palais / bombé, le torse / la fierté des chats sauvages.

Rubrique : écrasés.

Du sang gicle, tout frais, partout sur le tarmac.

Rubrique : les chats.

Amis des hommes, des femmes et des enfants. Morts au bord des routes, partout, sans

épitaphe,

rien, pas un bouquet, pas une couronne, pas un mot en colonne. Juste une petite boule de

fouurrure

ébouurriffée par la douleur, qui vieillit, sèche et pourrit

— en lisière de ce qui va trop vite.

Tu craches un peu de bave, un peu de nausée vomie, un peu de lave refroidie.

Tu sautes avec peine / sans allégresse / rien.

Jaune t'attend sur la ligne blanche. Jaune saupoudre les souvenirs

et tu renifles, au lieu de secouer le mouchoir.

Mauves. Les pétales en papier.

Rouges. Les baies d'arbrisseaux.

Poteau ridicule, tu agites tes bras d'Hercule, Popeye sans épinards, Titi sur sa branche

— le bal musette au placard. Rien.

Pas une tranche de vie, pas un tronçon de viande, pas une bretelle d'autoroute.

Rien n'abolira le doute.

Absolument rien

Extraits de *Jaune*, Le Cormier 2009.

Nous avons tenté au mieux de reproduire la mise en page originale de ce texte

Théophile de Giraud

Né, par hasard et sans conviction, à Namur le 19 novembre 1968. En 3^{ème} Maternelle, projet, avorté, faute de combustible, mais redoutablement sérieux, de pulvériser l'établissement scolaire selon les lois de la dynamite. Enfance passée dans une famille exceptionnellement douée pour le dégoûter de la famille. À 15 ans, caresse un instant l'idée de devenir i puis se ravise, moins par sagesse que par timidité. Quelques inscriptions universitaires mais, vite écoeuré par le professoralisme ambiant et syllabusophobe incurable, préférera se livrer au vice de l'autodidactisme dans la plupart des branches du savoir susceptibles de faire de l'homme autre chose qu'un animal-machine. Suicidaire et récidiviste chronique entre 18 et 20 ans. De 20 à 30 ans, étude-lecture-écriture en anachorète grognon et méticuleux. Abondants voyages en terres celtiques et scandinaves, loin des hélicités classicodociles. En 2000, auto-édition de « *De l'impertinence de procréer* » qu'André Blavier aura la bienveillance de répertorier dans ses « *Fous littéraires* ». En 2008, enduit de gouache rouge une statue équestre de Léopold 2 pour protester contre la morbide-mentelle valorisation de ce criminel contre l'humanité. Père de très peu d'enfants. Insomniaque notoire. Sexualité : fantaisiste. (*Selon l'auteur lui-même*)
Il a publié : *De l'impertinence de procréer* (auto-édition, 2000), *Cent haïkus nécromantiques* (éditions Galopin, Spa, 2004), *L'art de guillotiner les procréateurs. Manifeste anti-nataliste*. (éditions Le Mort-Qui-Trompe, Nancy, 2006), *Diogenèses, poèmes fluorescents pour patienter entre deux génocides* (éditions Maelström, Bruxelles, 2008), *Cold love, satanic sex and funny suicide* (éditions Le Mort-Qui-Trompe, Nancy, 2008).

Florilège d'antipoèmes

Une expérience décevante

Ça y est
J'ai encore raté mon suicide
C'eût pourtant été sardinesquement original
Un suicide à trottinette
Je ne sais pas vous
Mais moi
J'ai toujours trouvé que le suicide
Était la plus belle chose du monde
On serait presque heureux d'être né
Rien que pour le bonheur
De réussir un jour à se suicider
Évitez néanmoins la trottinette
J'avais pourtant soigneusement rangé
En mignons petits paquets bien ficelés
Toutes les chances de mon côté
Je roulais sur les rails du TGV
À contre-sens de surcroît
Les 300 km / heure du TGV
+ les 3 km / heure de ma trottinette
Cela faisait du 303 km / heure contre un mur
Sans casque ni combinaison à coussinets amortisseurs
Un impact hiroshimanagasakique *in the eye* !
Un sprotch absolu de limace écrasée sur l'enclume
Par le marteau d'un forgeron *bodybuilt*
Ma sale tête éclatée
En dix mille morceaux de viande hachée

54

Prête à garnir les zakouskis d'un baptême
Ou les anus d'une orgie SM
Je salivais à l'idée de mon corps en charpie
Dispensé désormais de tout bobo
Et de mon néo-cortex
À jamais dispensé de toute conscience
Je m'en faisais déjà une fête
Et lorsque j'ai vu arriver le TGV
Comme une sorte de missile rail-rail
Je me suis dit :
« *Théophile, c'était une idyllique intuition, la trottinette
Et tu aurais bien fait d'en breveter le concept* »
Le missile devait encore se trouver à 1 km
J'accélére alors le rythme
Tête baissée
Je devais frôler les 4 km / heure
Flap flap flap du pied droit
Beau comme un chameau
Qui fait la danse du cygne
Lorsque j'ignore encore pourquoi
Le TGV s'est pris les bielles en fantaisie de dérailler
Un vrai carnage de tripes et d'acier
Difficile de distinguer un boulon de cadavre
D'un os de locomotive
Ou une mamelle de femme enceinte
D'un œil de bébé mongol
Une sorte de bouillie homogène
Fumante
Palpitante

55

Gargouillante
La fusion parfaite homme-machine
Selon le paradigme futuriste le plus pur
Un coulis d'intestin sarco-métallique
Dont la tête
Désormais difficile à distinguer du cul
S'était arrêtée
En cette heure vespérale et champêtre
Dans le fossé roncinesque et gazouilleux
A dix mètres à peine de ma trottinette dépitée
La sonnette au bord des larmes
...
900 morts
900 morts
Comme ça
Sans effort
Sans même réfléchir
...
Il y a des gens qui ont de la chance tout de même

*

Une belle acquisition (1^{er} doigt)

Hier
J'ai acheté un singe
Enfin
Un singe
Une guenon pour tout dire

Oui
C'est vrai
Invivable comme je le suis
J'ai toujours eu autant de problèmes
Avec les femmes qu'avec le célibat
Alors là bon
Une jeune guenon pour 500 €
J'ai jugé que la cerise en valait la chandelle
Oui
500 € pour une toute jeune chimpanzine
Plutôt mignonne en plus
C'est raisonnable
C'est planisphérique
C'est même hologrammatique
D'autant qu'elle est vierge
Certificat de vétérinaire à l'appui
Verdict confirmé par mon i(On n'est jamais trop méfiant
Sur cette planète où certains enfants
Ont moins de valeur qu'un cure-dent)
Évidemment
Elle est toute petite
Il faut encore la nourrir au biberon
Et chipoter avec ses langes
Mais patience
D'ici quelques mois
...
Ça devrait rentrer

*

Une promenade en forêt

Elle gisait morte
Sans sépulture
Son violeur
Un bûcheron
L'avait abandonnée
Dans cette partie déserte de la forêt
Après l'avoir solidement
Bûcheronnée
Pas seulement la forêt
La jolie jeune femme aussi
Et pas seulement au sens sexuel
Car il l'avait achevée à coups de hache
Son maquillage ne servait plus à rien
Pas tellement à cause
De la cervelle et du sang
Qui avaient couléséchés sur son visage
Mais surtout à cause des vers
Qui le lui mangeaient
Par-ci par-là
En tortillant tendrement leur petit cul blanc
Elle était nue
Sous les sapins
Entre quelques champignons précoces
En ce doux mois d'août
Elle était même de plus en plus nue
Parce que les vers

La dépiautaient en chœur
Il est amusant de voir
A quel point ces bestioles primitives
Ont des goûts très masculins
Ils grouillaient avec prédilection
Dans les yeux les oreilles la bouche
À travers les seins aussi
Et la vulve surtout
N'était plus qu'un nid de joie
Où s'agitaient des dizaines de minuscules
Pénis blancs
Broutant à qui mieux mieux
Tout au fond du puits soyeux
Autant me joindre à la fête
Songeai-je
En me couchant sur le corps de la belle
Mais il ne faut pas badiner avec l'hygiène
Aussi ai-je quand même enfilé un préservatif
Moi le dernier des poètes
Pour éviter les morsures de vers

Extraits de *Diogenèses, poèmes fluorescents pour patienter entre deux génocides*, Éditions Maelström, Bruxelles, 2008.

*

j'aime résolument cette copulation que nous avons entreprise grâce à l'audace de la charmante Pucellina (en

levrette parfois je lui faisais la lecture de Heidegger et nous étions d'accord pour trouver cet auteur encore plus ennuyeux qu'un 69 dans le noir) dans notre diligence lancée aux environs de 120 km/h un dimanche d'été entre 20h et 21h sur l'autoroute bondée nous ramenant des forêts de Bouillon vers l'enfer de Bruxelles, ce n'est pas difficile, le conducteur baisse son pantalon, incline son siège et s'occupe des pédales, la passagère à la croupe aussi lestée que dénudée grimpe sur lui, tient le volant et passe les vitesses si nécessaire, pour le reste emboîtement des organes hédonistiques et contorsions bilboquetteuses connues depuis plusieurs millions d'années, inutile de s'étendre (enfin si, mais pas sur la topique), la diligence zigzagait parfois, les conformidiots klaxonnaient, les lubriques mataient un peu, les camions nous faisaient des appels de phares, nous hilarions, nous risquions de nous ballard-crasher, nous hilarions de plus belle, notre cerveau éprouvait autant de plaisir que nos sexes, mourir en baisant, quoi de plus désirable, non les microcéphales ne pouvaient pas nous comprendre, par malheur nous ne sommes pas mortrépassés ce jour-là, mais nous avons quand même bien jouijuté-giclé de concert, notre seul regret fut de n'avoir pu écouter le « *Fast cars* » des BUZZCOCKS durant cette miraculeuse chevauchée ni même le « *Ricky's hand* » de FAD GADGET, comme quoi rien n'est parfait, la meilleure preuve en étant qu'aucun orgasme ne réussit jamais à nous consoler de quoi que ce soit, la baise n'enchante que tant qu'elle dure, car molle déçoit très vite,

that's why il faut fuckfucker tout le temps et ne pas se dissiper dans des activités moins nobles, j'ai dit...

Extrait de *Cold love, satanic sex and funny suicide*, éditions Le-Mort-Qui-Trompe, Nancy 2008.

*

Un drame en Lettronie

Ce n'est pas tant encore
Que depuis le proche soudain
Malgré ce tantôt
Il tout à l'heure
Enfin presque
Ou moins que rien
Quoique jadis
Sinon naguère
Et puis déjà
À cause d'un trop tard
Ou d'un fort peu
Si bien que bientôt
L'homme-adverbe
Le troupoète
Mourut prématurément

*

*Ode aux cristallines ondines
dont les règles purpurines
enluminent nos tartines*

Sur l'autel de la chapelle Sixtine
Mordillons les fesses félines
De nos dégoulinantes libertines
Et durant la messe des flasques pines
Caressons le cul de nos concubines

Entre les cuisses jaunes d'urine
De la trop vierge Célestine
Montons à la rouge guillotine
Dont le sphincter nous turlupine

Que nos câlines mandolines
Gangbanguement s'agglutinent
Dans l'odorante gélatine
De l'onctueuse Géraldine

Troussons les rouquines
Enflammons les brunines
Impudiquons les blondines
Léchons la braise de Clitorine

Mais l'enquiquinante Christine
Limons-la bien dans la piscine

Avant de lui verser sur les babines
Du champagne à la strychnine

Ne disons rien de Séraphine
Qui pondit naguère la rose Angéline
Dont le sommeil prend pour tétine
De son beau-père la gluante épine

Mais chantons à toute cyprine
La juteuse gloire d'Alice MacLapine
Qui si bien mange la chevrotine
De nos caoutchouteuses carabines

Félicitons la prudente Capotine
Qui ne va jamais aux latrines
Sans son petit pot de vaseline
Au cas où d'un vieux loup la sardine
Aurait envie d'enculer une gamine

Sur le touffu versant de la colline
Léopardine léchouille Amandine
Qui suçote la visqueuse Limacine
Tandis que le doigt de Sacripine
Fait l'hélicoptère en sourdine
Dans le vagin de Profondine
Et qu'à la salive se lubrifie Glissantine
Afin que l'olisbosse la phallique Ferrarine
Dont les lolos rubigonflés de lactine

S'envoluptent aux lèvres de Gourmandine
Foutresperme quelle divine et bandantine
Confitumarmelade de belles alanguines !

Lutinons Gourgandine
Enlaçons Serpentine
Roulonpatinons Buccaline
Pelotons Peluchine
Malaxons Mélusine
Branlons Églantine
Baisons Byzantine
Mutinons Mutine
Enconçons Coquine
Cunnilinctons Praline
Sodomisons Rustine
Pénétrons Cavernine
Fistfuckons Jumentine
Allumons Nymphosphorine
Constuprons Crapoussine
Et pour finir avec panachine
Faisons détonner Nitroglycérine
Oui trois fois oui triple turbine
Vénérons jusqu'en Chine
Le Graal de toutes les flibustines

Mais la triste petite Soldatine
Qui sous les bombes couine
Et se tortille comme vermine
Laissons-la s'exploser toute seule

Dans la verdure des champs de mines

Car mieux vaut blanche margarine
Fondancoulant sur pulpeuse poitrine
Que martial théorème de naphthaline
Se flétrissant sur cadavre de zibeline

Et pour finir en beautine levons nos délirantes chopines
À la gloire d'Alcooline, Nicotine, Sexine et Révoltine !

*

Sociologie de la neige

Lune. Pleine comme mamelle d'allaitante. Ombre des peupliers. Phallus nus. Projetée sur la neige. C'est le parc de ma ville. La surface plane enneigée. Dessine un rectangle de 100 mètres de diagonale. La neige est tombée il y a 4 nuits. Le gel l'a préservée dans son ventre de pucelle. Elle est belle cette neige sous la lune. Etoiles dans le ciel autour de la lune. Etoiles aussi dans la neige. Grâce à la lumière de mes phares. Il est 4 heures du matin. Nuit presque aussi belle que ma solitude. J'écoute de la Terror Electro Body Music. Agonoize : *Sheer naked aggression*. En boucle. Je bois une massive canette de bière. Je me suicide très très très lentement. Presque trop lentement. En fumant quelques cigarettes. Je regarde la neige. Horriblement vierge. Seulement quelques traces de pas. Là au centre et sur la gauche ce sont les miennes. Déposées avant-hier.

Vers 2 heures du matin. Un maigre lacis d'autres empreintes. Sur la droite. Un désespoir me traverse. Je sors de la voiture. Je marche à nouveau dans la neige. J'étudie les autres empreintes. Horreur crucifiante. Celles-ci sont d'un chien. Au terme d'un frétillement sillage. Il s'est roulé dans la neige. A gratté. A été heureux. Ici les semelles. Du compagnon humain du chien. A dû être heureux aussi. Je lance quelques boules de neige vers ma diligence. Elles éclatent joyeusement sur le pare-brise. Je regarde la lune les peupliers la nuit. La neige surtout. Je contemple l'entrée de mon collègue jadis. Étendu là juste de l'autre côté du parc. Premiers coups de langue. Dans la bouche des filles. Il y a 25 ans d'ici. J'amorce une douce érection. Je regarde à nouveau la neige. Atrocement presque vierge. Je débande instantanément. Depuis 4 jours et 4 nuits. Que cette neige attend de jouir et de faire jouir. Pas un enfant. Pas un adolescent. N'est venu courir bondir batailler rire jouir. Faire orgie de boules. Sur le ventre blanc de cette neige. Qui n'attend que de jouir et de faire jouir ! Pas un microscopique bonhomme de neige. Certes la vierge est un peu trop poudreuse. Mais pas même une *tentative* de bonhomme de neige. Ou de fortin de givre. Pas une silhouette d'ange. Pas un mot d'amour ou d'insulte écrit avec les pieds. Pas un labourage témoin de scintillantes batailles rangées. Pas d'empreinte de visage écrasé dans la blancheur. Pas un bonnet oublié. Ce rectangle devrait être dévasté. Les 10 centimètres de belle neige. Auraient dû faire place. Soit à des touffes d'herbe étonnée. Soit à un centimètre. De verglas bien tassé. Par les pas les courses

les culbutes les exaltations les tonnes de jouissance pure. Rien. La neige offre son ventre pour rien. D'obscur nazis ont dû venir tuer. Tous les enfants de ma ville. Durant mon absence la semaine dernière. Juste avant qu'il ne neige. Mais je parle je parle. Alors que j'ai beaucoup mieux à faire. Je rassemble les cristaux dans ma paume. Les presse en malaxant. C'est froid c'est doux ça bruisse. La boule se forme. Je la lance vers le pare-brise de ma diligence. Elle explose en riant. Le pare-brise tente une réaction. Mais mes boules sont beaucoup plus rapides. Le pare-brise a perdu. Il a la gueule en blanc. J'ai ravagé dix bons mètres carrés. Du ventre de la vierge en rut. Plaisir accompli. Sourire au cœur. Infiniment soulagé. D'avoir survécu aux nazis. Je rentre réchauffer mes doigts gelés.

Inédits divers.

Notice « Antinatalisme » publiée in :
Dictionnaire de la mort, dirigé par Philippe Di Folco (Larousse, Paris, 2010).
ATTENTION : cette notice a été modifiée sans le consentement de l'auteur,
mis devant le fait accompli par l'indélicat éditeur pissenlitiforme ;
le directeur de publication, Philippe Di Folco, n'y étant au demeurant pour rien.
On se reportera au fichier « Censure » pour de plus amples explications,
et pour lire le texte original – où le point Godwin chinois n'a pas la vulgarité d'être...

ANTINATALISME

Meiwes décida de sectionner le pénis de Brandes et de le cuisiner. La scène est intégralement filmée. Enfin, toujours avec son accord, Meiwes poignarde Brandes avant de le découper en morceaux, qu'il congèlera pour une consommation ultérieure. Mais c'est avec *le Silence des Agneaux* (1990), film de Jonathan Demme adapté de la tétralogie de Thomas Harris, que resurgit l'intérêt populaire pour le cannibalisme. Auparavant, *Cannibal Holocaust*, réalisé en 1981 par Ruggero Deodato, fit l'objet d'un retentissant procès en Italie: les scènes de massacres d'animaux étant réelles, il n'en fallait pas davantage pour imaginer que l'ensemble du film l'était.

Dans *Tristes Tropiques*, Claude Lévi-Strauss écrivait de notre coutume judiciaire et pénitentiaire, qui vise à «expulser du corps social», qu'elle inspirerait «une horreur profonde» aux sociétés «que nous appelons primitives» et leur apparaîtrait «de même nature que cette anthropophagie qui nous semble étrangère à la notion de civilisation». Peut-être l'humanisme de Montaigne semble-t-il plus convenable que le relativisme lévi-straussien: «Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à déchirer par tourments et par géhennes un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche mémoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et des concitoyens, et, qui pis est, sous prétexte de piété et de religion), que de le rôtir et manger après qu'il est trépassé» (*Essais*, I, 31, «Des cannibales»).

M. Vi.

→ ABORIGÈNES, ARCHÉOLOGIE, AUTOPHAGIE, FILM
D'HORREUR, NÉCROPHAGIE ET NÉCROPHILIE

antinatalisme

Doctrines philosophiques contestant la validité de la procréation, que ce soit sur un plan éthique, écologique ou autre.

La critique au niveau éthique repose sur le constat que la souffrance étant consubstantielle à l'existence, l'enfantement contredit l'injonction fondamentale de toute morale: tu ne porteras point préjudice à ton semblable. Thèse défendue par Schopenhauer dans ses *Parerga et paralipomena* (2^e partie, § 167) et, plus récemment, par David Benatar (*Better never to have been*, 2006). Dans le même ordre d'idées, en consonance avec Thalès de Milet et plusieurs autres penseurs, Michel Onfray soulignera qu'il faut singulièrement peu chérir sa progéniture pour la propulser dans un monde aussi saturé d'épreuves et de blessures que le nôtre (*Théorie du corps amoureux*, 2000). La critique sur le mode écologique part du principe que la terre étant un espace fini elle ne peut contenir un nombre infini de créatures. Ainsi conviendrait-il de cesser de dissocier pollution et surpopulation, la première n'étant qu'une conséquence invariable de la seconde, et utiliser plutôt le concept de *surpollupopulation* pour traiter des implications actuelles entre démographie et environnement. On reconnaît sans peine dans cette corrélation le théorème de Malthus selon lequel une fertilité non maîtrisée ne peut que conduire à un appauvrissement des ressources face auquel le XXI^e s. fera difficilement l'impasse.

Deux modalités principales structurent l'antinatalisme moderne, marqué par les possibilités contraceptives. La version modérée tolère la reproduction mais non sans revendiquer le passage du quantitatif au qualitatif, par exemple par le biais de l'instauration d'une éducation à la parentalité, voire d'un permis de procréer (cf.

la politique de l'enfant unique en Chine), guère plus absurde, selon ses tenants, qu'un permis de conduire. Jerry Steinberg, le fondateur du site www.nokidding.net consacré aux non-parents, est un représentant de cette tendance, de même que le cinéaste anarchiste Jan Bucquoy dans son ouvrage *la Vie est belge* (2007). La version dure préconise l'extinction pure et simple de l'humanité par refus de l'enfantement: Cioran en est l'incarnation littéraire la plus notable, mais des organisations militantes telles que le VHEMT (*Voluntary Human Extinction Movement*) ou la *Church of Euthanasia* disposent de sites Internet truffés de réflexions aussi désopilantes que tonifiantes. Une étude approfondie des différentes spiritualités et littératures montrerait aisément que la tentation anti-nataliste est un invariant anthropologique observable à toute époque et dans toutes les cultures: Hérodote évoquait cette tribu thrace qui se répandait en lamentations à la naissance d'un nouvel être et se réjouissait au décès d'un des siens. Avant lui, Théognis, corroboré par Sophocle, avait déjà fait remarquer que si la meilleure chose est de ne pas naître, la suivante est de mourir le plus tôt possible.

Au III^e s. avant notre ère, Hégésias sera interdit d'enseignement pour avoir professé que, dans une perspective hédoniste, le non-être s'avère infiniment plus recommandable que l'être. Paraphrasant le souhait de n'avoir jamais vu le jour proféré par Job, Jérémie et l'Ecclésiaste dans la Bible, les gnostiques, après avoir constaté que notre cosmos de douleur ne pouvait être que l'œuvre d'une divinité diabolique, feront du refus de procréer la voie la plus sûre vers le salut, thème repris ensuite par les manichéens, les bogomiles et les cathares. Dans le monde indien, mus par un semblable dégoût de l'incarnation, hindouisme, jaïnisme et bouddhisme

n'auront d'autre visée que de procurer à leurs adeptes le privilège de sortir à jamais du cycle des renaissances (*Samsâra*).

Quant au christianisme, Kierkegaard identifiera son but comme étant de faire barrage à la reproduction (*Journal 1854-1855*), ce qui rejoint le vœu jadis émis par Augustin, dans *Sur le bien du mariage*, que tous s'abstiennent d'enfanter afin que la fin du monde s'en trouve hâtée. Parmi la pléthore d'auteurs dont l'œuvre fut en tout ou partie vivifiée par la haine de la naissance: Gracian, Byron, Leopardi, Mainländer, Bierce, Artaud, Beckett, Albert Caraco, Julien Teppe, Thomas Bernhard, Roland Jaccard ou encore Philippe Annaba. Forte de tels fondements, l'antinatalisme possède ceci de précieux qu'il propose l'unique antidote universel à la mort: ne pas naître.

T. DE G.

→ ESCHATOLOGIE, ESPÈCE HUMAINE, EUTHANASIA, GNOSTIQUES, MALTHUS, SCHOPENHAUER, SUICIDE

apocalypse

Le terme d'apocalypse, qui donne son titre au livre attribué à un certain Jean (Nouveau Testament, écrit v. 96), et qui clôt la Bible chrétienne commencée avec la Genèse, n'a pas le sens de «catastrophe totale» qu'aujourd'hui nous lui donnons.

Révélation

En grec ancien, le mot signifie révélation, dévoilement (*apo*: au loin; *caluptos*: le voile) – tout comme celui de vérité (*alèthéia*). L'apocalypse sous la plume de Jean est la lutte finale entre le Christ et l'Antéchrist, entre Dieu et Babylone (ici: Rome), avec le cataclysme général qui s'ensuit, généralement symbolisé par le feu purificateur descendu sur terre, image qui donnera au mot son sens de désastre terminal mais aussi sa dimension temporelle: l'apocalypse est à venir, et dans l'intervalle, cette suspension

Témoignage sur la notion de bonheur publié in :
Myona Rimoldi Guichaoua, *Une minute de bonheur*
(Ed. Médiathèque « Voyelles », Charleville-Mézières, 2010)



82

Le bonheur

Mon souvera
à commence
dite Birlipou
luchounette
joie bisoutar
de bière bele
tivorgie perp
danse du ka
l'explosion de
où le soleil a
hurler d'hum
que l'on peut
trême : la lub
pas naître, m
parce que l'a
cuistouillexc
volte ! Bris
soncopulons
délivrons-no

Le bonheur selon Théophile

Mon souverain bonheur eût été de ne pas naître. Raté. Par bonheur, il en est d'autres, à commencer par la nymphe tagadabouvement aimée dont rêvait ma vie : Fréfré, dite Birlipounette, dite Wombat, dite Peluche, dite aussi Fréfrébirlipouwombatoupe-luchounette pour les intimes. Autre bonheur sacrésucre : l'amitié et les toctocs de joie bisoutante qu'elle engendre dans le cœur. J'y ajouterais volontiers le tabac mêlé de bière belge blondétourdissante, en vastes barils à délirioses. Et puis aussi, la festivorgie perpétuelle. Les bistrots. Les concerts. La musique cold-wave, les pogos, la danse du kangourou épileptique, les jeux de séduction avec de joyeuses libertines, l'explosion de la tête sous le sensuel marteau de l'ivresse et des rires jusqu'au moment où le soleil a l'idiote idée de se lever. Autres bonheurs majeurs : dormir, lire, écrire, hurler d'humour. S'engloutir dans la nature aussi, car il est des forêts si profondésertes que l'on peut y croire, avec bonheur, que l'humanité s'est enfin suicidée. Bonheur extrême : la lubricité, le sexe fou entre débauchallumés du bas-ventre doux. Après ne pas naître, mon suprême bonheur eût été de naître femme, pour devenir lesbienne, parce que l'amour entre belles femmes, ce doit être magnifique et qu'il n'y a pas plus cuistouillexcitant bonheur au monde. Enfin, très essentiel aspect du bonheur : la Révolte ! Brisons le crâne des crapulinjustices, subversivons sans trêve, aimons, jouissonscopulons, festoyons, travaillons peu, pareissons beaucoup, n'enfantons pas et délivrons-nous du pâle ! Le Bonheur.

Théophile de GIRAUD

Récit plastique, Photographies et textes. Éd. Le somnambule équivoque, Belgique, 2008.

Abatement, Éd. Maelstrom révolution, Bruxelles, 2009.

Contribution par des textes, à des ouvrages collectifs :

Picturing the modern amazon Newmuseumbooks, Rizzoli International Publications, New York. 1999.

Le Labyrinthe des apparences, Éd. Complexe. 2000. Université de Bruxelles.

Je t'aime. Question d'époque, Éd. Complexe. 2002. Université de Bruxelles.

Argent, valeurs et valeur, Éd. Complexe. 2004. Université de Bruxelles.

L'obscénité des sentiments, Éd. Le Cercle d'Art & Université de Bruxelles, 2005..

Théorie et pratique de la création, Les Cahiers Internationaux du symbolisme. 2005

La visite est terminée, photographie et texte, Éd. La Trame, Bruxelles, 2006.

Marginales, n° 262, Sous les clichés la rage, photographie, 2006, Éd. Luce Wilquin, Belgique.

Action Poétique, n° 185, Belges et Belges, septembre 2006, Paris.

Mode, photographie et texte, Éd. Le Cercle d'art & Université de Bruxelles, Paris, 2008.

Sébastien Gavignet : www.myspace.com/selectasseb. Activiste du mouvement Slam, il est à l'origine des scènes Slam de Reims et du collectif Slam Tribu. Son credo : le choix des mots, son écriture est directe et percutante. Il laisse toujours l'auditeur en haleine...Inspiration...Expiration, les silences et les non-dits laissent place dans ses textes au langage du cœur, ses colères intérieures se transforment en "arme bleue" et en poésies engagées et engageantes. Selecta Seb prend ses spectateurs par surprise dans des envolées lexicales qui ne laissent pas indifférent.

"Selecta Seb et Laurent Etienne comanient les mots comme les balles, ils jonglent pour rire et dire. Pas de musique, pas de danse ici, juste la voix. Elle s'emballa, appuie, caresse, sourit, se tait, repart. La voix sur les mots, pour comprendre la respiration d'une phrase, son rythme, ses silences, son sens." Est Re-publicain, septembre 2008.

Participation au Solidays 2009 à Paris en Toutes Lettres 2009, Festival Magnitudes 2007, à la semaine de la jeunesse de Nancy, Festival Des MoTs Doubs de Besançon, au Grand Slam National de Bobigny à la première partie de Miossec, Nofsell, Zone Libre, Herman Dune, Cali, MC Solaar, Tryo, Amadou et Maryam, Dyonisos, etc...

Nathalie Genin : née le 26 Juillet 1969 à Charleville-Mézières (France). Installée comme modiste dans cette ville, a suivi une formation de modiste à l'Institut de Promotion de l'artisanat à Liège(B).

Théophile de Giraud : né, par hasard et sans conviction, à Namur en 1968. En 3ème maternelle, projet, avorté, faute de combustible, mais redoutablement sérieux, de pulvériser l'établissement scolaire selon les lois de la dynamite. Enfance passée dans une famille exceptionnellement douée pour le dégoûter de la famille. A 15 ans, caresse un instant l'idée de devenir school killer, puis se ravise, moins par sagesse que par timidité. En 2000, auto-édition de *De l'imper-tinence de procréer*, qu'André Blavier aura la bienveillance de répertorier dans ses *Fous littéraires*. Publie ensuite *Cent haïkus nécromantiques* (2004), *L'art de guillotiner les procréateurs : manifeste anti-nataliste* (2006), *Diogenèses, poèmes fluorescents pour patienter entre deux génocides* (2008) et *Cold love, satanic sex and funny suicide* (2008). Fin 2008, enduit de gouache rouge une statue de Léopold 2 pour protester contre la morbidementielle valorisation de ce criminel contre l'humanité. Père de très peu d'enfants. Insomniaque notoire. Sexualité : fantaisiste.

Guy Goffette : né en 1947. Il est l'aîné de quatre enfants d'une famille ouvrière. Durant son enfance campagnarde, il a observé la nature et les gens qui composent le monde rural : ses recueils de poèmes l'attestent.

Dès 1969, Guy Goffette écrit nombre de poèmes qui seront repris dans *Quotidien rouge*, son premier recueil. Sa formation d'instituteur semble tracer devant lui une carrière professionnelle sans incidents. Guy Goffette, parallèlement à son métier d'enseignant, continue d'écrire de la poésie qui est publiée dans de nombreuses revues. Il se lance un temps dans l'édition. De 1980 à 1987, avec d'autres poètes, il publie la revue *Triangle* (12 numéros) dont il est la cheville ouvrière.

De 1983 à 1987, il dirige les éditions de *l'Apprentypographe* qui offrent en un nombre réduit d'exemplaires et sur beau papier, de petits livres composés par lui à la main, sur la couverture desquels on trouve notamment les noms d'Umberto Saba et de Michel Butor.

Dès 1986, il se consacre à différents travaux de critique littéraire, entre autres à *La Nouvelle Revue Française*. Il prépare et préface différentes éditions de poètes et, passionné par le blues, travaille à la traduction d'un important corpus de chants noirs d'Amérique. Un temps libraire d'occasion, il finit par s'évader. Il habite tour à tour Charleville-Mézières, Limoges, Paris...

Il devient membre du comité de lecture des éditions Gallimard, où il dirige les collections *Enfance en poésie* et *Folio Junior en Poésie*.

Guy Goffette a publié une vingtaine de livres, obtenu le prix Mallarmé en 1989 et le Grand Prix de Poésie de l'Académie Française pour l'ensemble de son œuvre en 2001.

Éloge pour une cuisine de province, poèmes, Seyssel, éditions Champ Vallon (1988)

Chemin des roses (en collaboration avec Bernard Noël), L'Apprentypographe (1991)

La Vie promise, Gallimard (1991)

Antipoème « Un drame en Lettronie » publié in :
Piqués des vers : 300 coups de cœur poétiques,
anthologie établie par Colette Nys-Mazure et Christian Libens
(Espace Nord, Bruxelles, 2010)

Théophile de Giraud

1968

Un drame en Lettronie

Ce n'est pas tant encore
Que depuis le proche soudain
Malgré ce tantôt
Il tout à l'heure
Enfin presque
Ou moins que rien
Quoique jadis
Sinon naguère
Et puis déjà
À cause d'un trop tard
Ou d'un fort peu
Si bien que bientôt
L'homme adverbe
Le troupoète
Mourut prématurément

366

David Giannoni

1968

Parle parle parle
ne te laisse pas emmurer
dans le bruit assourdi que font les autres
les puissants
les arrogants
Éclate ta voix contre la face la plus creuse du Miroir
qui renvoie ces images d'irréalités réelles rêvées
Pousse pousse pousse
sur la porte du désespoir
Non ! ne te laisse pas avoir
même s'ils sont là tout près tous prêts
à te mordre la cheville, le nez, la gorge, l'Âme
Renvoie tous ces chiens à leur Absence à leur identité
[de Néant
Poursuis-les jusqu'à la Nuit jusqu'à leur Nuit
et Écoute...
d'un certain Silence naît le son véritable...

367

**Antipoème « *Ma liberté gicle absolue* » publié in :
ouvrage collectif *De l'autre côté*
(L'Arbre à Paroles, Amay, 2011)**

De la parabole au silence, en venir aux mains.
À cette lutte entre soi et soi.

Entre dedans et dehors, fermer toute possibilité
d'errance.

Elle, entre ses draps qui ne verront plus le jour.

Une autre, peut-être moi, face à ce *dit de la mort*.

Donner l'ordre à tous les navires qui ont pris la mer
de jeter l'ancre.

À tous les déserts d'avancer sur les terres fertiles, de
limoger la vie.

Si l'eau coule encore entre les guerres, le pont oublie
le fleuve.

Le babil des enfants ne peut assouvir leur faim. Il
se tait.

L'homme et le loup meurent inutilement.

Sans lanterne, la nuit éponge l'ombre qui éponge
la nuit.

Les fougères et les chénaies austères forment une paroi
que les flammes agressent dans la torpeur de l'été.

L'humanité a perdu la vue.

Le goût, le toucher ne sont que cendres.

Certains se masturbent derrière un arbre pour ne
plus rien entendre de ce qui se dit.

Extrait de *Juste une pierre noire*, Bruno Doucey, 2010.

Théophile de Giraud

Ma liberté gicle absolue

Nuit du dimanche au lundi 24 août 2009. Il est quatre heures du matin. Suis seul et saoul en profondéserte campagne, sous ciel cristallinement étoilé. Comme toujours à cette heure, je me rassasie de l'impression que l'humanité gît morte, enfin frappée de sagesse et joyeusement suicidée dans une apocalypse de lucidité. Je suis le dernier dépositaire, l'ultime conscience, celui qui brûlera derrière lui la porte du théâtre des abjections. Tout dort, tout est mort : ma liberté gicle absolue. Je marche parmi les senteurs. À ma droite, un champ de blé fraîchement moissonné. À ma gauche, une longue haie de hauts peupliers. Sur ma tête, la grêle millénaire des étoiles de silence. Sous mes pieds, un doux bandeau d'herbes druvertumides. Un beau bandeau bandant de trente mètres de large, un vaisseau nuptial qui se perd dans l'infini, naviguant entre champ coupé et bordure d'arbres dressés. Je lève la tête vers le ciel chaud couvert d'étoiles glacées. Je contemple mon cœur reproduit à des milliers d'exemplaires. Devine le fantôme de la Voie lactée, maudis la pollution qui me prive de rafales d'étincelances. Limpide empyrée nonobstant. Je souris aux distances, explose de rire sous les déjections de photons de ces usines à fusion thermonucléaire que sont toutes les têtes d'épingle stellaires. Ineptes magmas d'hydrogène et d'hélium. Titanesques fournaies de chaos repliées en boules de feu fou. Mais vues d'ici : grains de beauté de glace apaisante.

Au lit de l'horizon, Vénus se promène lentement par-dessus la lisière des arbres, incurvée en élastique

de petite culotte noire. Presque au zénith, la constellation de la Raquette de Tennis, selon ma classification, semble réussir un service gagnant avec un projectile en forme de satellite. Ce n'est qu'une illusion : chacun sait que les satellites sont des balles traçantes en partance vers la tête de Dieu et qu'elles finiront bien par atteindre leur cible. La science est la moins insupportable des religions. Une étoile filante me distrait un peu. Euphoriquement mégalomane, je n'émet qu'un vain vœu : réussir un jour à replonger tout le homard de l'univers dans la jolie casserole du néant. Furieux besoin de pisser. Inutile, pour une fois, de bouger d'un millimètre : ma liberté gicle absolue. Je défais astronomiquement vite le bouton doré de mon pantalon noir. Tire la tirette, sors ma queue molle et mes couilles ratatinées. Décalotte le gland pour pisser net et quarticirculaire. Les effluves de la chatte baisée deux fois cet après-midi remontent vers mes naseaux. Ne jamais se laver après l'amour. Excitante odeur de sperme et de cyprine macérés dans la cornue du prépuce. Début de turgescence, fin de pissade. Envie de me branler, je me branle : ma liberté gicle absolue. L'herbe fume un peu sous mon urine bouillante. Je fume aussi : une Gauloise blonde. Je pense à la tendraimée lovifuckée cet après-midi ainsi qu'à l'orgie programmée à laquelle nous nous adonnerons d'ici poignée de jours avec un ami et deux amies tout aussi concupiscolubriques que moi. Je regarde les étoiles mais ne vois que des clitoris torridement glacés. Je palpe le cul de la Voie lactée, encule Edipe au passage, me mets en 69 avec la constellation de la Fente. Là, ici, maintenant, je vais gicler, je gicle, je gicle, je gicle : ma liberté gicle absolue. Ma rosée tombe dans la pisse et l'herbe

druvertumide. Les étoiles redeviennent des étoiles. Avion : étoile verte, étoile rouge, étoiles blanches crépitantes. Flash rouge : en la carlingue, des sexes mâles et femelles se flairent et parfois se retrouvent dans les toilettes pour y taquiner le paradis. Moi, c'est bon, j'ai joui.

Je me renfroque. Retourne dans ma diligence à chevaux robotisés prendre un paquet de cigarettes. Décide de rouler un peu sur le corps de ce serpent vert qui n'a pas lu Goethe mais s'engloutit humidement dans les entrailles de la ténèbre. Sol durci par les dessications d'août. Première, deuxième, troisième. Herbe glisse, ni gauche ni droite : ma liberté gicle absolue. Main haute braque volant, main basse tire frein à main. Tête à queue. Comme moi. Contre-braque, accélère, jjjjjwwwwiii, première, deuxième, troisième. Main haute braque volant, main basse tire frein à main. Tête à queue. Comme moi. Contre-braque, accélère, jjjjjwwwwiii, première, deuxième, troisième. Main haute braque volant, main basse tire frein à main. Tête à queue. Comme moi. Rires. Encore. Rires. Encore. Rires du lézard. Encore. Rires. Encore. L'univers et Théophile s'amuse beaucoup. Ma diligence est un Peter Pan qui joue aux dés. Jim Morrison. Non, Héraclite. Spin de l'électron. Rodéo, je suis un Apache, de joie mes chevaux fous hennissent, labourent cochisément la prairie, ma monture glisse, tournoie, ses flancs se couvrent d'herbe sensuellement arrachée : je suis fou, je suis saoul, ma liberté gicle absolue. Mais le fermier, protesterez-vous ? Le fermier ? Je le noie sous ses pesticides. Tête à queue. Comme moi. Contre-braque, accélère, jjjjjwwwwiii. Braque. Tête à braquemart. Comme moi. Contre-braque, accélère, jjjjjwwwwiii. Braque. Encore. Mais le ver

de terre par les sabots assassiné, grinchez-vous ?
Le ver de terre ? Eh bien qu'il me remercie : son âme
ira au paradis des vers de terre ou bien se réincarnera
en poignée de porte. Ce sera toujours mieux que
son existence de mineur chinois sous-payé. Le soleil
se lève. Les zombies aussi. Il est absolument temps
de rentrer faire dodo. La lumière risque de brouter
les anarchopsychotiques ailerons de ma liberté.

Martine Morillon-Carreau

De l'autre côté	ce miroir
jamais	le même
comme une lumière brisée sur la mer	
le ciel en transhumance sur un jardin	
le regard	sur ce qui se voit
jamais	le même
son vertige	et le vide
guettant	en silence
à l'angle têtue des mots	

*

On a drapé	
presque masqué	
	de lourd
une petite fenêtre	
blanche	elle aussi
Quel secret	
de l'autre côté	derrière
les plis	
le rectangle fragile	
cadran repoussant	
la nuit	pressentie

**Témoignage sur refus de procréer et Fête des Non-Parents publié in :
Nicole Huber, *Kinderfrei* (Herbig Verlag, Munich, 2011)**



Er feiert die Kinderfreien

Théophile de Giraud, 41, Philosoph und Schriftsteller aus Brüssel, beschäftigt sich in seinem Buch »L'art de guillotiner les procréateurs« mit der Frage, ob Fortpflanzung überhaupt ethisch vertretbar ist, und falls ja, unter welchen Bedingungen. Er ist Miterfinder der »Fête des non-parents«, einer Feier zu Ehren der Kinderfreien.²³

„ Auf die Idee mit der Fête des non-parents sind meine damalige Freundin und ich 2007 im Wanderurlaub gekommen, weil wir so genervt davon waren, dass in jedem einzelnen Dorf diese aufdringlich-bunten Plakate hingen, die den Vatertag angekündigt haben. Am Anfang stand die Lust an der Provokation, aber mittlerweile hat sich herausgestellt, dass Leute, die sich wegen ihrer Kinderfreiheit als Freaks fühlen oder sich ständig rechtfertigen müssen, das Fest sehr zu schätzen wissen. Es hilft, sich weniger allein zu fühlen.

Meine eigenen Gründe für meine Kinderfreiheit sind ethischer Natur. Ich finde es zutiefst unmoralisch, ein Kind in die Welt zu setzen. Man setzt ein anderes Leben ungefragt einer Existenz aus, die letzten Endes immer mit Leiden verbunden ist. Auch wegen der Umweltzerstörung und Überbevölkerung erscheint mir das nicht vertretbar. Meine Freundin sieht die Sache nicht ganz so wie ich, aber die Beziehung zu mir ist ihr wichtiger.

Mittlerweile, mit 41, lassen mich Familie und Freunde mit der Kinderfrage in Ruhe, aber manchmal, wenn ich jemanden kennenlerne und meine Weigerung, Kinder in die Welt zu setzen, erkläre, reagiert die betreffende Person mit Unverständnis und Aggression, nennt mich einen Misanthropen, einen Verrückten, einen Egozentriker, einen Freak oder eine unsoziale Persönlichkeit. In der Regel reagiere ich darauf mit Humor, versuche aber auch, meine Position noch besser und deutlicher darzustellen. Auch mit Medien und engstirnigen Journalisten bekomme ich immer wieder Ärger. Es ist offensichtlich, dass antinatalistische Denker in den Zeitungen und Fernsehstudios nicht willkommen sind.

Zugleich finde ich es immer wieder verblüffend, wie die Leute reagieren, wenn ich den Spieß umdrehe und sie frage, warum sie eigentlich Kinder wollen. Ihnen fällt nie was anderes ein außer: »Es ist normal, die Natur will es so.« Das Problem ist, die Natur »will« auch Dinge wie Mord und Vergewaltigung ... Anscheinend haben die meisten Leute noch nie über das Richtig oder Falsch ihrer Entscheidung nachgedacht.

Die Familienpolitik in Belgien ist sehr gut im pronatalistischen Sinn. Offensichtlich will die Regierung viele neue Sklaven und ist bereit, für sie zu bezahlen. Dabei ist Belgien mehr als überbevölkert. Es ist eines der am dichtesten bevölkerten Länder der Welt, eine wahre Hölle für jemanden wie mich, der die unberührte Natur liebt. Überall sind Leute, die meisten von ihnen aggressiv und neurotisch. Sie hassen Verkehrsstaus, aber sie machen Babys. Ich versteh' das nicht.



**Antipoème « *Multivresses* » publié in :
Martine Cornil, *Bords de monde* (Maelström, Bruxelles, 2012)
(chaque auteur devait peindre de mots souples une photographie de Martine Cornil)**

Théophile de Giraud

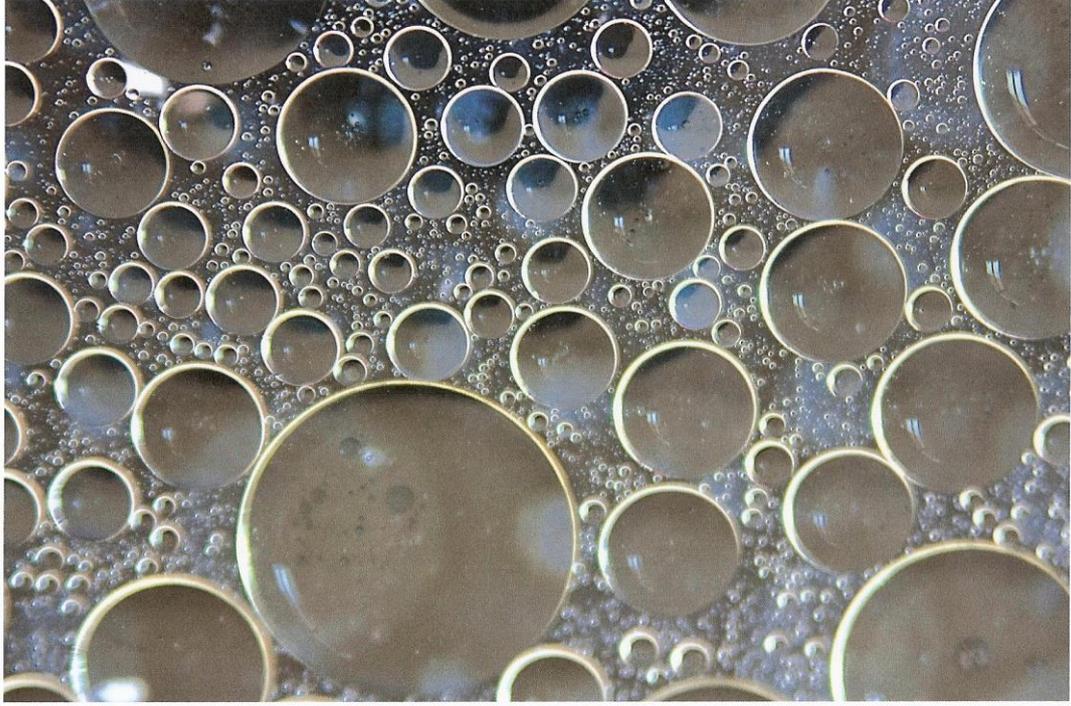
Multivresses

Fractales
Multibulles
Multiverbulles
Ballobnubilés de vertiverbiages
Atomes cellules ou galaxies
Douce nausée de l'infini

Mais toujours ce défaut central de l'être
Regards du regardant
Piégé comme quantique
Ou vivancrevant félin de Schrödinger
Dans la glu
La paroi
Membrane
Amnios
Des choses réputées roses

Lentille graviditionnelle
Forçat voici ton lieu
Enfer des impasses
Plérôme des courbes
Labyrinthes en rebonds
De la pensée sur elle-même
Fenêtres psychédéliquies
Paisiblanguies sur l'iris du RIEN

Sans doute ne danse-t-il
D'espoir que dans l'ivresse
Ses ferments d'abîme fou
Ses chamaniques hallucidités



Témoignage sur la non-paternité publié in :
François Faucon, *Du refus d'être père*
(éditions du Cygne, Paris, 2014)

2. Vivre, quelle drôle d'idée...

Roland Jaccard

*Écrivain et philosophe, Roland Jaccard est un compagnon de route d'Émile Cioran. Il est l'auteur, notamment, de *La Tentation nihiliste en 1989* et a répondu rapidement à ma demande de témoignage.*

Mettre au monde des enfants, quelle inconscience ! quelle présomption ! quelle torture raffinée pour eux et pour leurs géniteurs ! Je me suis épargné cette erreur. Et je l'ai jugée odieuse dès lors que l'existence m'est apparue telle qu'elle est, c'est-à-dire abominable. J'avais alors quinze ans. Ma conviction qu'il est soit irresponsable, soit criminel (et le plus souvent les deux à la fois) de perpétuer l'espèce, cette conviction ne m'a pas lâché. Mais sait-on jamais ? La sénescence aidant...

Personne dans mon entourage ne m'a reproché ce choix. On m'a parfois envié d'avoir pigé un peu trop jeune que les morts sont plus heureux que les vivants et trois fois plus malheureux ceux qui, pris de folie, engendrent. Il est vrai que mes amis sont le plus souvent des lecteurs de Schopenhauer, de Cioran ou de Caraco. Quant à mes petites amoureuses, elles ne furent pas toutes des sottises. Quand elles y étaient prédisposées, je leur inoculais le virus de la haine de la procréation... en leur donnant en exemple Louise Brooks ou Dorothy Parker. Elles ne l'ont pas regretté. Mais je ne puis pas décemment reprocher à leurs parents d'avoir mis au monde d'aussi délicieuses créatures. Je me garderai donc de prêcher pour ma paroisse.

3. Ne pas devenir père dans l'intérêt de l'enfant

Théophile de Giraud

*Théophile de Giraud est écrivain et activiste pro-childfree ; fondateur, avec Frédérique Longrée, de la Fête des Non-Parents ; auteur de « *L'art de guillotiner les procréateurs : manifeste anti-nataliste* » (Nancy,*

2006) et de « *Aphorismaire à l'usage des futurs familicides* » (Bruxelles, 2013).

Mon non-désir de paternité remonte à l'un de mes plus lointains souvenirs : le dégoût viscéral de la scolarité et de ses inéluctables corollaires : la contrainte, la privation de liberté, l'obligation d'obéir, d'étudier, de m'adapter à un monde qui me paraissait absurde, violent, structuré par l'injustice, prolixement inacceptable. Ayant vécu mes douze années de scolarité comme autant d'années de bagne, il eût été fort inconséquent de ma part d'infliger à mon tour ce supplice à un enfant qui, jusqu'à nouvel ordre, ne plane chérubiniquement pas dans quelque vague stratocumulus en me suppliant de l'engendrer. Je suis né en 1968, en pleine guerre froide : dans mon enfance, la télévision glosait sur les risques d'un conflit nucléaire entre superpuissances, ou diffusait des images de la famine au Sahel, projetait des documentaires sur la Shoah, Hiroshima et le Vietnam, ou encore, dans le sillage du rapport du Club de Rome, évoquait les périls inhérents à la surpopulation et à la destruction de l'environnement que la marée noire consécutive au naufrage de l'Amoco Cadiz ne rendait que plus tragiquement palpable. Indubitablement confits d'amour à mon égard, mes parents me traitaient à vrai dire on ne peut mieux, mais la simple découverte du monde tel qu'il était et demeure, c'est-à-dire odieux, m'était une maltraitance psychologique sans nom, une raison suffisante pour me dissuader à jamais de me prolonger dans un être qui ne pourrait que revivre mes altercations avec le réel, ou s'épanouir telle une brute étanche à tout embryon de sensibilité. C'était décidé : jamais je ne deviendrais père. À quoi bon engendrer un martyr, un bourreau, un zombie, un clone, ou encore un révolté sans presque aucune perspective de victoire ?

La découverte, en fin d'adolescence, de l'aphorisme de Lichtenberg selon lequel « *un tombeau reste toujours la meilleure fortification contre les tempêtes du destin* » acheva de me convaincre

du bien-fondé de mon choix de non-paternité, si tant est qu'il s'agisse d'un choix, car jamais, au grand jamais, je ne me suis envisagé géniteur d'une nouvelle créature, la répugnance d'être né au sein d'une société superlativement répugnante m'ayant pour toujours dispensé de la moindre velléité de reproduction. À 19 ans, contemplant mon avenir se dérouler devant moi comme un écœurant tapis de banalités : chômeur, salarié, délinquant ou artiste superflu car sans génie, rien ne me sembla plus désirable que de sauter d'une falaise irlandaise, histoire de rendre mon avenir supportable en plein cœur de la forteresse dont parlait si lumineusement Lichtenberg.

Après avoir, de toute évidence, survécu à cette tentative de suicide, rien ne me parut plus évident que de consacrer ma survie à la lutte contre toute envie de donner la vie : c'était bien le moins que je devais aux bienheureux citoyens du non-être.

C'est dans cette perspective que s'inscriront la rédaction de mon ouvrage « *L'art de guillotiner les procréateurs : manifeste anti-nataliste* », véritable machine de guerre argumentative contre le culte hystérique de la natalité, ainsi que la fondation (avec l'active complicité de Frédérique Longrée, ma compagne de l'époque) de la « Fête des Non-Parents », destinée d'une part à dénoncer la pression sociale visant à transformer tout adulte en docile reproducteur, et d'autre part à célébrer celles et ceux qui refusent, non sans subir de récurrents reproches, de s'y soumettre.

Je ne serais pas complet si j'omettais de préciser deux autres motivations structurant mon refus de paternité : étant affligé de tares aussi handicapantes que la laideur et de pénibles déficiences auditives, ne pas prendre le risque de les léguer à un malheureux héritier me semble relever de la plus élémentaire courtoisie, même s'il s'agit là d'une forme d'eugénisme dont je ne recommande bien entendu l'application qu'à soi-même, toute mesure prise, devant l'éloquence d'un miroir ou durant quelque solitaire méditation nocturne, de ses propres lacunes intellectuelles et/ou physiques... Seconde motivation : la

protection de l'environnement. Notre planète agonisant sous le poids du nombre, indépendamment du mode de vie considéré puisque tout individu exerce, même malgré lui, une pression délétère sur les écosystèmes, il est plus indispensable que jamais de se priver d'enfants même si l'on en éprouve le plus virulent désir, et, politiquement, d'encourager davantage la dénatalité que la natalité, y compris par des aides financières à la stérilité volontaire.

Mais il s'agit d'un autre débat et ces considérations philosophiques m'éloignent de l'objet de ces lignes : partager les raisons qui ont fait de moi un non-père acharné. Sans doute en reste-t-il une (que certains voudraient inavouable car soi-disant entachée d'égoïsme, comme si procréer n'était pas le comble de l'égoïsme bestial compliqué de sadomasochisme) : l'enfant me serait un poids de plus à porter dans une existence qui par essence pèse lourd de son propre poids physique et métaphysique. Un corps m'est bien assez pour jouir-souffrir de la vie, et la production d'un autre corps ne serait qu'une entrave de plus mise entre moi-même et l'infinité de mes désirs, irréductibles à la prise en charge, matérielle et spirituelle, d'un être qui du reste se passe fort bien de mes services, du haut de la paisible citadelle le protégeant magiquement de tout inconfort : le non-être.

Pour récapituler, ma non-paternité s'enracine dans trois mobiles fondamentaux : ne pas procréer dans l'intérêt de l'enfant, ne pas procréer dans l'intérêt de l'environnement, ne pas procréer dans l'intérêt de mon propre épanouissement.

Il n'en reste pas moins que la première motivation est celle qui me tient le plus à cœur au point de s'ancrer dans l'irrévocable, car je ne puis me défendre d'un mouvement de compassion, de profonde tristesse intérieure, face à un bébé qui se défigure de pleurs dans son berceau, en songeant à toutes les épreuves, à toutes les frustrations, à toutes les blessures, à toutes les tribulations qui l'attendent lorsqu'il sera capable d'en sortir pour marcher en titubant vers les innombrables infortunes et désillusions que lui réserve l'avenir.

Pour conclure, soumis comme tant d'autres non-parents à la réprobation des mal-pensants soucieux de savoir qui financera leur retraite si tout le monde se range au sage parti de boycotter la reproduction, lorsque quelque fâcheux me demande, avec cet inimitable ton d'inquisiteur dans la voix, pourquoi je refuse de faire un enfant, la réponse de Thalès de Milet (non-procréateur, mais créateur d'un inoubliable théorème géométrique...) à cette même immémoriale question me revient toujours en mémoire autant qu'en bouche : « *Justement par amour des enfants* »...

4. Six heures, le réveille-matin sonne... Chuck Coutiches

Du genre misanthrope, Chuck a dépassé la trentaine dans la région reine des familles nombreuses : le Nord. « Refuseur » de l'embrigadement salarial et consommateur minimal, il est père de zéro enfant. À leur plus grand bonheur.

Ce bruit strident me sort d'un long et merveilleux sommeil. Ma main cherche la table de chevet et finit par atteindre le maudit bouton pour mettre fin à ce calvaire. Cette agression se répète chaque matin ; elle me rappelle les obligations et les contraintes de la vie d'un homme. Je ne peux pas y échapper. Telle la sirène des bombardements pendant la Deuxième Guerre mondiale, elle annonce les horreurs et les calamités de la journée à venir. J'aimerais tellement me réfugier sous la couette et retourner au néant. Qu'y a-t-il de semblable à cette sonnerie affreuse et annonciatrice des malheurs de la journée ? La naissance.

La quasi-totalité des gens que je rencontre ne comprennent pas que je tiens la paternité pour la pire des calamités. On me demande pourquoi ce refus de procréer est chez moi si viscéral, si définitif. La réponse est simple : la cruauté me manque. Pourquoi jeter dans cette fosse à purin qu'est la

société, un nouveau galérien ? Dès qu'une femme de mon entourage est enceinte, je coupe court à toutes relations. La plupart des gens font cela lorsque vous avez un cancer ou une grave maladie... En plus d'être malade, vos amis vous quittent, c'est la double peine. Moi c'est la naissance qui me met face à ma propre mort.

L'école, le collège, le travail, tout cela m'a tellement dégoûté. Fréquenter les autres enfants, méchants comme tous les enfants, travailler pour enrichir un patron qui me laisse le droit de survivre. Mon cœur me dit d'épargner tout cela à autrui. Mais je dis toujours à ceux qui mettent en avant leur liberté, leurs envies de voyages, leur flemmardise dans le choix de ne pas se reproduire de faire profil bas. Ils passent pour des égoïstes soucieux de leur plaisir et tendent le bâton pour se faire battre par les parents jaloux. Les envieux sont partout surtout chez les géniteurs. Il faut toujours mettre en avant son altruisme, son refus de nuire à autrui, son dégoût de la promiscuité des autres humains. La vie est moche, la somme des malheurs l'emporte sur de fugaces bonheurs. Voudriez-vous recommencer votre vie à l'identique ? Non évidemment.

Nous ne nuisons à personne, nous travaillons à mi-temps pour la collectivité. S'il nous reste un petit patrimoine, l'État nous le prend à la mort. Pourquoi sommes-nous si décriés ? Parce que nous sommes de mauvais joueurs, nous rompons la chaîne du bonheur. Nous ruinons notre système social, ce même système prétexte à toutes les saloperies. Les immigrés le ruinent, les *childfree* (libres d'enfants) aussi mais également les fonctionnaires ; et il paraît que ce sont toujours les mêmes qui paient : des cochons payeurs.

Souvent je me pose la question : « Que va-t-il me manquer le jour de ma mort ? » Pas grand chose. Le souvenir d'un amour lointain ? Je pense n'avoir jamais connu l'amour, le plaisir quelques fois, la déception toujours. Comme le dit l'ami Schopenhauer, ce n'est qu'une ruse de l'espèce à visée reproductrice, le rire du diable.

**Contribution dénataliste « *Save the planet, make no baby !* » publiée in :
Moins nombreux, plus heureux : l'urgence écologique de repenser la démographie,
ouvrage collectif dirigé par Michel Sourrouille (Sang de la Terre, Paris, 2014)**

CHAPITRE 3

SAVE THE PLANET, MAKE NO BABY!

Auteur : Théophile de Giraud

Après le triangle des Bermudes, le rectangle de l'Impossible

Sauve la planète, ne fais pas de bébé: peint en vert vif sur une banderole blanche, tel est le slogan délibérément provocateur que le Collectif des Lutins Obstinément Dénatalistes a déployé sur les marches du Sacré-Cœur à Paris en mai 2012. Il s'agissait de faire valoir que la dénatalité radicale n'est plus une option parmi d'autres, mais la seule solution crédible aux désastres environnementaux en cours, désastres qui n'iront qu'en s'amplifiant dramatiquement tout au long du XXI^e siècle si cette solution pourtant simple n'est pas appliquée au plus vite, de la façon la plus vigoureuse possible, en dehors de toute forme d'autoritarisme ou de coercition cela va sans dire.

Lorsqu'ils osent, rarement, effleurer les problèmes démographiques pour prestement les nier, il est un chiffre-clé que les médias ne mettent jamais en exergue, de peur sans doute de provoquer la panique, sinon des *tsunamis* de suicides, des épidémies d'automutilation, des flambées de psychose, ou même d'ignominieux carnages dans les maternités.

Ce chiffre, il est donc fort probable que mon auguste lecteur l'ignore aussi : quelle est la superficie de terre habitable, exprimée en hectares, disponible pour chaque être humain ?

Il n'est pas rare, lorsque je leur pose cette question – réelle pierre de touche avant toute discussion sur les rapports conflictuels entre environnement et

MOINS NOMBREUX, PLUS HEUREUX

population – que des personnes cultivées, intelligentes, soucieuses d'écologie, mais assez distraites lorsqu'il s'agit d'ordres de grandeur, me répondent : des centaines, voire des milliers d'hectares, disqualifiant d'emblée leurs postures fertilistes, tant vaste et grotesque divague leur illusion !

Le calcul est pourtant simple : nous sommes 7,1 milliards, la superficie des terres émergées est de 149 millions de km², dont il faut déduire les déserts chauds (Sahara, Kalahari...) et froids (Antarctique, Groenland...), qui représentent plus de 25 % des surfaces continentales, ainsi que les autres contrées difficilement colonisables par l'homme, telles que la haute montagne, le Grand Nord ou les cratères de volcans en activité. Sans même parler des zones mortellement contaminées par nos armées de chimistes et d'ingénieurs, telles que Tchernobyl ou Fukushima, en attendant la prochaine catastrophe telluricide. Sans même parler non plus des îles basses et autres terres littorales bientôt perdues suite à la hausse des océans, ni des aires naguère arables et habitées noyées par la construction de barrages destinés à subvenir aux besoins énergétiques exponentiels de notre humanité désormais aussi banale que le plancton, même si celui-ci, réchauffement et acidification des eaux faisant, a de moins en moins bonne mine...

Bref, d'un point de vue réaliste, la superficie des terres habitables n'excède guère les 100 millions de km², ce qui nous laisse une aumône de 1,5 hectare maximum par exemplaire d'*homo sapiens*.

Un minuscule rectangle de 150 mètres sur 100 pour assurer votre subsistance et produire tout ce que vous consommerez durant votre existence : logement, nourriture, chauffage, éclairage, vêtements, meubles, outils, médicaments, vin, bière, tabac, jeux, vélo, voiture, ordinateur, frigo, cuisinière, télévision, lave-linge, lave-vaisselle, téléphone, robots ménagers, appareil photo, caméra, chaîne hi-fi, magnétoscope, imprimante, aspirateur, décodeur, ventilateur, vibromasseur – arrêtons là, la liste serait longue de nos gadgets-prothèses modernes et cette brève énumération fait sauter aux yeux l'évidence que notre hectare de territoire ne peut suffire à assouvir nos « besoins » contemporains, ni même à assurer l'absorption ou le recyclage des déchets que nous produirons par tonnes, même en confinant les abominables couches-culottes jetables hors bilan...

1,5 hectare : voilà qui laisse songeur, d'autant que vous n'êtes pas seul sur ce timbre-poste. Vous êtes le seul primate *homo sapiens*, c'est entendu, mais... Mais ?

Vous avez compris si vous n'êtes ni spéciste¹ ni raciste : l'homme n'est qu'un mammifère parmi d'autres et les autres mammifères ont eux aussi le droit d'occuper votre rectangle de 500 mètres de pourtour, non seulement vos chiens, chats, rats et furets domestiques, non seulement vos vaches, veaux, poules, cochons, brebis, lapins, chevaux et toutes les têtes de bétail qui vous nourrissent, mais aussi les lynx, loups, lions, lamas, léopards, lièvres, taupes, belettes, renards, zibelines, tatous, cerfs, blaireaux, sangliers, phacochères, oryctéropes, bisons, buffles, zèbres, gnous, gazelles, écureuils, wombats, tapirs, capybaras, coatis, gorilles, zorilles, girafes, grizzlis, yaks, rhinocéros – attention reculez un peu s'il vous plaît – hippopotames, élans, gambadants, sautillants, trottinants, galopants... et même les éléphants. Vous vous sentez à l'étroit ? C'est normal, eux aussi.

Encore n'avons-nous parlé que de mammifères car, votre rectangle de poche il s'agit de le partager avec tous les autres animaux terrestres, reptiles, insectes, oiseaux et batraciens inclus. Diable et démiurge, j'oubliais les espèces végétales, dont ces précieuses forêts de moins en moins primaires que la poésie des technocrates chante sous le charmant nom de « puits de carbone ». Il s'agira donc de ne surtout pas bétonner ou macadamiser votre petit rectangle de rien du tout ni d'y construire usines, hangars, bureaux, hôpitaux et centres commerciaux : où donc allez-vous planter vos choux et laisser s'ébattre les caribous ?

Vous voici à même de saisir physiquement, viscéralement, la cause de l'effondrement actuel de la biodiversité : cette cause n'est autre que le NOMBRE d'*homo sapiens* sur cette planète scandaleusement inextensible, malgré les efforts conjugués de nos grues, de nos cosmonautes et de nos démographes officiels docilement négationnistes. Votre maigre quadrilatère ne peut suffire à combler tous vos besoins, même si vous y trônez royalement seul : que dire si d'autres animaux le squattent sans titre de propriété, vous conférant ainsi le droit de les abattre à vue afin de protéger votre rachitique espace vital. Et vous tirez à merveille : face aux milliers d'espèces disparaissant chaque année, les scientifiques n'hésitent plus à parler d'extinction de masse. Selon

1 Le spécisme est défini comme une forme de discrimination concernant l'espèce, mise en parallèle avec toutes les formes de domination d'un groupe sur un autre comme le racisme (discrimination concernant la « race ») ou le sexisme (discrimination concernant le genre).

la très crédible UICN (Union internationale pour la conservation de la nature), accrochez-vous, je cite: « 41 % des amphibiens, 13 % des oiseaux et 25 % des mammifères sont menacés d'extinction au niveau mondial. C'est également le cas pour 31 % des requins et raies, 33 % des coraux constructeurs de récifs et 30 % des conifères. » Le désastre absolu, que chaque bébé, du nord ou du sud, amplifie.

Mauvaise nouvelle en effet pour votre lopin de terre, il fond encore plus vite que la banquise – puisque 360 000 nouveau-nés viennent *chaque jour* s'échouer sur notre radeau spatial en lambeaux. Dans le même temps, quelque 150 000 personnes ont la chance de le quitter: le solde net n'en reste pas moins de 210 000 nouvelles bouches à nourrir et corps à loger-chauffer-soigner-vêtir *chaque jour*. 1,5 million par semaine. Un nouveau Paris et sa banlieue toutes les 6 semaines. 75 millions de plus chaque année: une méchante grosse France de plus *tous les ans* sur une Terre qui s'étiole déjà depuis des décennies sous la pression anthropique: n'en jetez plus, la poubelle est pleine.

En 2050, avec les 10 milliards d'habitants qui sursatureront la planète, votre microscopique rectangle sera devenu un asphyxiant carré de 100 mètres de côté: quatre minutes de marche funèbre suffiront pour faire le tour du propriétaire. Fort heureusement, il restera peu d'animaux à tuer pour préserver votre cage, la plupart seront déjà morts, notre main mise absolue sur leur espace vital les aura méthodiquement éliminés, et seuls les zoos en conserveront les ultimes individus compréhensiblement déprimés.

Décroître au carré

Est-il encore nécessaire de rappeler que l'empreinte écologique d'un Européen moyen n'est pas tenable puisque si tout le monde menait son train de vie, l'humanité aurait besoin de trois planètes pour répondre à ses besoins, à ses envies, à sa glotonnerie, à son incapacité à limiter ses vices expansionnistes.

Qu'à cela ne tienne, modérons donc ce train de vie, prenons-le plus souvent, d'ailleurs, le train, avec nos poupons vêtus en seconde main et tout ira pour le mieux, clameront nos amis les décroissants économiques, qui ont raison sur le fond politique (mort au consumérisme et au capitalisme, certes!), mais se

complaisent malheureusement sur le plan écologique dans une bulle onirique d'impossible et rectangulaire aloi.

Voyons pourquoi.

Force est de constater, malgré les litanies d'appels à la simplicité évangélique, à l'*Être* au détriment de l'*Avoir* (soudain sirupeux souvenir proustien de mes attendrissants cours de catéchisme), force donc est de prendre courageusement acte que *ce n'est nullement l'Occident qui décroît, mais bien les pays émergents qui croissent à toute flamme* et n'ont rien de plus pressé que de rejoindre notre niveau de vie, tant il est vrai que le confort restera toujours plus confortable que l'inconfort et la surabondance plus alléchante que la privation.

Force est aussi de constater que pour que l'empreinte écologique d'un Occidental moyen devienne compatible avec l'unique Terre dont nous disposons, ce brave imbécile doit diviser son pillage de ressources par... trois! Très énergivore et polluant, son ordinateur connecté à internet est bon pour l'exil dans le néant. Je serais par ailleurs fort curieux de connaître l'empreinte écologique d'un « économicodécroissantiste » standard, en pull pour gagner deux degrés au thermostat et robinet fermé pendant son brossage de dents, la conscience tranquille comme une ampoule à basse consommation – et haute teneur en mercure toxique... Seuls les végétariens s'éclairant à la bougie, bougeant à pied-vélo et n'utilisant ni frigo ni lave-linge à obsolescence programmée sont crédibles: les autres m'exaspèrent autant que des boy-scouts en jupe. Nous sommes définitivement trop nombreux par rapport à la capacité de charge de la planète¹, et il s'agit vraiment de se priver gigantesquement pour espérer faire croire que nous sommes trop peu, ou juste assez.

Néanmoins ému devant la naissance illimitée d'angéliques têtes blondes sur lesquelles repose la promesse d'un monde meilleur, le gentil *Parti pour la décroissance* (PPLD) dont le discours ressemble furieusement à celui du pape lors de son sermon de Noël, ose hypocritement, sur son site internet,

1 L'« *Earth Overshoot Day* », le jour où l'humanité a consommé son quota annuel de ressources renouvelables, tombe de plus en plus tôt: le 19 décembre en 1987, mais le 22 août en 2012!

qualifier les dénatalistes d'eugénistes potentiels, et considère qu'« on ne gère pas la population mondiale comme un stock de voitures ».

Ce n'est pas faux, il est en fait beaucoup plus facile de gérer la population mondiale, à l'aide de quelques stratégies simples et réalistes, nullement eugénistes ni autoritaires (ah, la Chine, ce nouveau point Godwin) sur lesquelles nous reviendrons.

Effectivement, gérer les stocks d'automobiles relève du casse-tête que l'on sait. Au cours de la seule année 2012, on peut déplorer 3 millions de voitures neuves vendues en Russie, 12 millions en Chine, 60 millions dans le monde, 115 par minute, 2 toutes les secondes : on peut certes déplorer à chaudes gorges et freiner des quatre rosaires mais bonne chance pour identifier les acheteurs et les supplier de s'abstenir.

C'est là que le bât blesse avec les aussi sonores que creux appels à la sobriété volontaire : le primate *homo sapiens*, comme tous les primates, se gave de toute chose agréable aisément disponible. Bref, l'ADN du plus cruel, du plus avide, du plus égoïste des singes pèse lourd dans le débat, et il n'est pas superflu d'en tenir compte.

Ainsi n'est-il pas du tout facile de convaincre un pauvre de rester pauvre quand il peut devenir moins pauvre et encore moins de convaincre un riche de devenir plus pauvre pour que la planète puisse accueillir encore plus de bébés pauvres, mais sobres.

Reste la question de savoir si la sobriété est une solution, et jusqu'à quand. À moins que 7 milliards de chasseurs-cueilleurs ou de pasteurs-agriculteurs ne soient pas non plus une bonne affaire pour la biodiversité.

Bref, ne serait-il pas urgent de décroître économiquement ET démographiquement ? Décroître au carré ! Car tout de même, nul n'a une empreinte écologique plus faible qu'un non-parent, qui ne pollue que de son vivant, nullement à titre posthume *via* ses descendants, et qui modère solidairement ses appétits consuméristes par souci de l'environnement ; alors qu'un « volontariosobriétaire pétro-rabhinoïde » vivant sous le seuil de la pauvreté avec ses cinq enfants n'est rien d'autre qu'une catastrophe écologique sur pattes, mi-tartufe mi-dément.

Surpollupopulation : Tous coupables de clowneries sur un trapèze

Il est très fâcheux que les médias défigurés par leur cortège d'experts à la solde de l'État ou d'une idéologie lénifiante distinguent toujours pollution et population, parlant tantôt de l'une, tantôt de l'autre, rarement des deux ensemble, pour mieux rassurer les populations sur leur faculté à limiter leur pollution, comme s'il était possible qu'une population ne pollue pas.

Il faut hélas admettre que toute population, que tout individu même, exerce une pollution – pollution s'entendant au sens de pression sur les écosystèmes, pression qui se transforme très vite en dégradation, puis en destruction si la population surabonde sans mesure par rapport à un territoire donné, ainsi que s'en souvient l'Islande dont la forêt primitive fut éradiquée par les Vikings qui la découvrirent et colonisèrent au IX^e siècle. Et pourtant les Vikings n'avaient même pas de vélos ni de limousines, juste des drakkars 100 % bio.

De même, l'aurochs, le dodo, l'aigle de Haast, le moa géant de Nouvelle-Zélande, l'æpyornis ou l'hippopotame nain de Madagascar ont été exterminés par l'homme bien avant le début de la révolution industrielle, à une époque où chaque *homo sapiens* avait une empreinte écologique qui ferait se cramoisir de honte un militant du PPLD.

On pourrait encore citer ces cas emblématiques de cervidés, pourtant sobres et *very-low-tech*, introduits sur une île dépourvue de prédateurs et pullulant jusqu'à dévaster la biodiversité des végétaux, des insectes (90 % des espèces de ceux-ci se trouvant parfois abolies) et des oiseaux qui en dépendent¹.

C'est pourquoi il m'a semblé important d'introduire le concept de *surpollupopulation* dans un des chapitres de mon pamphlet antinataliste², concept visant à mettre en évidence ce qui devrait être perçu comme l'évidence

1 Michel Coqblin, *Haïda Gwaii, un laboratoire grandeur nature*, documentaire coproduit par Mille et Une Productions et le CNRS Images/media, 2003.

2 Théophile de Giraud, *L'art de guillotiner les procréateurs : manifeste anti-nataliste* (chapitre 7, pp. 89-102), Le Mort-Qui-Trompe, Nancy, 2006.

même: le problème n'est aucunement le mode de vie, mais la *quantité* d'individus qui pratiquent ce mode de vie.

Surchasse, surpêche, surpâturage, surexploitation, déforestation, désertification, épuisement des nappes phréatiques, pic pétrolier et pic de tout, pantelante humanité grattant partout les fonds de tiroir de la planète, inévitables effets directs de la surpollupopulation... *Homo sapiens* étant un super-prédateur dont le nombre croît à mesure de l'abondance des ressources jusqu'à détruire progressivement celles-ci, et ce quel que soit son niveau technologique ou économique, il est illusoire de croire que l'on peut réduire sa nocivité autrement que par un méthodique contrôle de sa population, sauf à laisser le soin de la régulation des effectifs au sempiternel et fort peu sympathique trio guerres-maladies-famines. Dès le paléolithique, *homo sapiens* fut contraint de se répandre sur toute la planète pour accéder à de nouvelles ressources, chaque nouvelle génération devenant bientôt de trop sur le territoire ancestral: preuve s'il en est que *la sobriété volontaire n'est d'aucune efficacité sans l'usage intensif de contraceptifs*.

On a souvent brandi le syndrome de l'île de Pâques comme métaphore de ce qui pend au groin de l'humanité tout entière si elle s'obstine à ne pas comprendre qu'une sphère est un espace fini, totalement incompatible avec une croissance économique-démographique infinie.

On a tout aussi souvent brandi l'atroce exemple de Tikopia¹ comme modèle de «gestion durable», ce dont je m'offusque vertement car cette île (sur laquelle je ne mettrai jamais les pieds, car avec une densité de population de 240 habitants au km² – l'insupportable moyenne planétaire n'étant «que» de 45 – je risque d'être assiégé de spasmes agoraphobiques, sinon de pulsions homicides) est à vrai dire complètement anthropisée par des millénaires d'exploitation, serties d'une biodiversité mammiférine frisant le zéro, et ce malgré des siècles de guerres, de famines cycliques², d'émigration et d'infanticides afin de réguler vaille que vaille la prolifération d'individus qui n'ont dû leur survie qu'à la surabondance des ressources halieutiques et végétales d'un climat tropical (le «modèle» Tikopia n'est décidément

1 Tikopia est une petite île de l'océan Pacifique évoquée par Jared Diamond dans son livre *Effondrement* (Gallimard, Folio Essais, Paris, 2009).

2 La dernière aurait pu dater de 2003 après le passage du cyclone Zoé mais fut évitée grâce à la solidarité de donateurs non-résidents. Astuce externalisante qui ne fonctionne guère à l'échelle interplanétaire

pas exportable au Népal) et n'ont même pas réussi à partager leur espace vital avec quelques timides cochons... Importées comme nourriture au XII^e siècle, les pauvres bêtes furent exterminées au XVI^e car consommant trop de calories par rapport à leur viandesque rentabilité. Voilà qui me rappelle les préoccupations post-modernes visant à transformer le singe omnivore que nous sommes en végétarien forcé¹, ou en insectivore au dégoût dûment déconditionné.

Pour en revenir à nos ignames, on sent qu'un sanglier sauvage, une girafe en fringale ou une tribu de bonobos demandant l'asile politique pour échapper à l'extinction qui les menace en Afrique n'ont pas du tout leur place sur Tikopia, ce chiffon de volcan criblé de fertiles *homo sapiens* veillant jalousement sur leur garde-manger. Bref, Tikopia est peuplée d'humains et de plantes vivrières: cela me semble maigre, et nullement compatible avec l'idée qu'il conviendrait de se faire, sans fascisme anthropocentrique, de la biodiversité.

Pour le dire autrement, Tikopia est effroyablement surpolluée (à densité égale, la Terre compterait 37 milliards de prédateurs humains!), et ce malgré le mode de vie plutôt austère de ses habitants qui préfèrent toujours, fort sagement du reste, le pagne à la cravate, et le taro à la moto.

Le NOMBRE, tout est dans le NOMBRE, nullement dans le mode de vie ni dans l'empreinte écologique, concept affligeant s'il en est, signal d'alerte rouge explosif par son émergence même, né de l'extravagante surabondance du NOMBRE et proprement impensable sur une Terre peuplée de quelques millions (j'ai bien dit millions) d'*homo sapiens*, qui pourraient à loisir polluer, cultiver, chasser, pêcher, bûcheronner et gaspiller à outrance en un nietzschéen potlatch d'exubérante débauche simiesque sans même que Gaïa ne sourcille ni ne vacille.

Démonstration: les caprices infinis d'un seul milliard d'Occidentaux ou d'occidentalisés mettraient la Terre en cendres (après le PC, le PH, l'hélicoptère personnel, supersonique si possible, avec pales en platine massif

1 Cela dit avec la plus vive admiration pour les végétariens par idéalisme antispéciste, par respect absolu donc pour la vie de nos frères animaux, dont le droit d'exister *pour* et *par* eux-mêmes ne saurait être mis en doute, à ceci près que la sainteté n'est pas donnée à tout le monde.

gainées de cuir de pénis de baleine); mais cent milliards de chasseurs-cueilleurs ou de pasteurs-agriculteurs, totalement en ligne avec les catholiques suppliques des décroissants économiques, giflant même ceux-ci par leur presque imbattable sobriété (la seule sobriété digne de ce nom étant de ne pas se reproduire du tout), suffiraient à mettre la planète à genoux et à exterminer la majeure partie des espèces vivantes.

On observe ce phénomène aussi bien en Inde qu'en Afrique ou ailleurs, où les conflits entre les populations locales et les populations d'autres animaux se résolvent toujours au détriment de ces dernières – la réintroduction du loup dans les Pyrénées françaises a surtout réintroduit la balle du fusil des bergers dans la peau du loup... Partout dans le tiers-monde, la chasse aux terres cultivables ou au bois de combustible engendre déforestation et désertification. Or, comment expliquer à un crève-la-faim qu'il ne doit pas laisser ses troupeaux aussi flageolants que lui provoquer quelque surpâturage nuisible à l'intégrité des sols? À la place d'un paysan africain, qui sait si je ne tuerais pas aussi les animaux d'un parc national pour m'en nourrir, ou pour éviter qu'ils ne nuisent à mes vaches décroissantesquelement plus que maigres? Crachons le morceau, tout vertupréendants que nous sommes: manger précède baiser, ainsi que toute autre forme d'érotisme éthique peinturluré d'écologisme. Cruelle assertion, mais combien vérifiable dans chaque situation de famine ou de guerre, la première engendrant volontiers la seconde.

Le temps est donc venu de renvoyer dos à dos xénophobes et tiers-mondistes, le sadisme des premiers considérant que tout ce qui n'est pas blanc mérite de crever, sauf l'ours polaire s'il reste sagement assis dans un zoo à contempler nos crèmes glacées; l'angélisme des seconds jurant qu'il n'est rien de plus impératif que de sauver un affamé et ses squelettiques cinq enfants, qui à leur tour feront cinq enfants tout aussi sous-alimentés, sans même glisser quelques salvateurs préservatifs dans le salutaire sac de blé.

Oui, le temps est venu d'oser dire, quitte à se faire 7 milliards d'ennemis à nids fournis, que sur une planète surpolluée, tout être humain supplémentaire, en 4x4, à bicyclette, à trottinette ou à dos de dromadaire, est désormais un être humain de trop qui se surajoute à un mortel excédent surnuméraire de déjà trop d'humains surpolluopopulatifs, terriblement invasifs et biotopologiquement exterminateurs. Oui, *chaque bébé qui naît*, n'importe où dans le monde, *c'est un peu de Terre qui meurt!* Cela dit, il convient aussi

de dire qu'il appartient *absolument* au brave imbécile occidental de montrer l'exemple en consommant moins et en se reproduisant encore moins, car le brave imbécile occidental a du moins accès à tous les moyens contraceptifs possibles, vasectomie comprise, au contraire de l'affamé du Sud qui n'a tout bonnement accès à rien du tout, pas même à l'eau potable ou à la pilule qui sauve.

Cercle vertueux

Pour transformer le rectangle de l'Impossible en sphère écologiquement crédible, il s'agit donc d'allier la décroissance démographique à la décroissance économique et d'instaurer par là même un cercle véritablement vertueux. Le dénatalisme n'est pas une solution, il est la solution *sine qua non* à TOUS nos problèmes environnementaux, ainsi qu'à la plupart de nos problèmes sociétaux, puisqu'il s'attaque au seul et unique problème: celui du NOMBRE.

Il est tout de même frappant qu'Haïti (363 hts/km² et 3 enfants par femme en 2012) ait perdu la quasi-totalité de son couvert forestier, prolixement évaporé en surfaces agricoles et en charbon de bois comme source d'énergie, malgré le niveau économiquement sobre, d'autres oseraient dire pauvre, de sa population...

Je ne suis pas sûr qu'un militant du PPLD ait le courage d'aller demander en face à un Haïtien sous-alimenté de décroître économiquement pour réduire sa calamiteuse empreinte écologique à l'échelon local. Les femmes haïtiennes sauraient très bien en revanche que faire d'une pilule contraceptive si elle leur était: 1° accessible, 2° gratuitement... Car nombre d'entre elles – 40 % pour être précis – appartiennent, contre leur gré, à ces quelque 220 millions de femmes sur la planète dont les désirs contraceptifs ne sont pas assouvis¹.

La question devient donc: comment mettre en œuvre une politique dénataliste non contraignante? Qu'il faille assumer cette question dont la réponse se trouve pourtant sous nos yeux, au cœur même de statistiques élémentaires, prouve à suffisance combien s'avère efficace la censure médiatique

1 UNFPA (Fonds des Nations unies pour la population), *L'état de la population mondiale 2012*.

systemique et systématique qui passe à la broyeuse tout embryon de débat sur le bien-fondé, ou non, désormais, de la procréation.

Au-delà de toute chimère, il est un fait mondialement avéré et fort bien documenté : quand les femmes ont accès à l'éducation, à la liberté de choix, à l'autonomie financière, à la contraception et à l'avortement, la dénatalité est automatiquement au rendez-vous.

Admirons plutôt : 1,9 enfant par femme au Royaume-Uni ; 1,6 en Suède ; 1,5 en Espagne ; 1,4 en Allemagne, en Italie et en Russie (au grand désespoir de l'ubuesque Poutine qui tente en vain de relancer la natalité à grands coups de roubles comme le ferait un névrotique habitué des prostituées) ; 1,2 en Corée du Sud ; 1 à Taiwan et même 0,8 à Singapour dont les pouvoirs publics martèlent, depuis les années 1970 il est vrai, le slogan « Deux, c'est assez », comme quoi inverser la polarité de la propagande produit très vite de merveilleux effets.

Et la France ? À peine 2,01 enfants par femme : pas même de quoi garantir le renouvellement des générations, cruel, lamentable, pathétique échec de la politique pourtant ultra-nataliste de cette petite république complexée, inquiète du montant de ses retraites comme une vieille dame aigrie, dépourvue de toute imagination dépassant le niveau du tricot d'un bas de laine et totalement indifférente aux enjeux écologiques de ce siècle.

Bref, et cela devrait résonner comme un *uppercut*, les chiffres *ici et maintenant* donnent tort aux économicodécroissants puisque rien ne décroît, surtout pas le PIB mondial ou des pays émergents, au contraire ! Tandis que les chiffres *ici et maintenant* donnent raison aux dénatalistes, puisque les femmes sont d'elles-mêmes spontanément dénatalistes et préfèrent la qualité à la quantité dès qu'on leur en offre l'occasion !

Donc oui, la solution est là, sous nos yeux, réaliste, efficace, avérée, indiscutable, et ce depuis des décennies : elle porte le doux nom de féminisme et le délicat prénom de massacre de toute forme de phallocratie ou de patriarcat, et de leur principal vecteur, les doctrines religieuses.

Il est tout de même atroce de constater que le nombre de grossesses non désirées s'élève à 80 millions chaque année dans le monde. Souvenez-vous : 75 millions d'*homo sapiens* de plus tous les ans. Et dans le même laps de temps : 80 millions de grossesses non désirées... Cherchez l'erreur...

Certes, 40 millions de grossesses forcées se concluent heureusement par un avortement, souvent intrépide car clandestin, mais cela représente tout de même 35 millions de bébés non désirés qui pourraient être évités en un clin d'œil, chaque année, si l'accès au planning familial était un Droit de la Femme universel et intangible !

N'en déplaise aux religieux, ces criminels trafiquants d'arrière-mondes à l'usage des analphabètes et des angoissés, qui usent du lapinisme comme arme de guerre contre les autres religions, sans le moindre souci de l'intérêt de la femme, de l'enfant et de l'environnement !

Outre le féminisme et son corollaire (le planning familial), d'autres stratégies pourraient être mises en place pour favoriser davantage encore le recul démographique qui s'amorcerait alors. Sait-on par exemple qu'en Belgique, 13 % des gens regrettent avoir eu des enfants¹. On subodore que le chiffre serait assez semblable à l'échelon européen. 13 % de victimes directes donc de l'infamante propagande nataliste, 13 % d'adultes qui auraient finalement choisi de ne pas se reproduire si le bourrage de crâne, la pression normative subie et les avantages matériels offerts avaient été moins forts. À ces 13 % de victimes, il faut ajouter ces 10 % de femmes *childfree*, qui n'ont pas d'enfants et n'en veulent farouchement pas, mais qui se plaignent amèrement du harcèlement reproductif, sexuel donc, dont elles font l'objet².

Foudroyant constat ! Presque 25 % de non-parents potentiels si l'on abolissait le matraquage fertiliste dont enseignants, politiciens, industriels, publicitaires, artistes, journalistes et religieux se rendent quotidiennement coupables...

- On saisit d'autant mieux l'importance de mettre énergiquement fin au conditionnement nataliste et de le remplacer par une éducation de qualité, centrée sur l'esprit critique face à toute évidence reçue plutôt que sur l'adaptation au corps sociétal, où se discuterait dès le lycée le bien-fondé ou non de se reproduire. Imaginons l'impact sur les adolescents d'une formation

1 Sondage RTL.be/Ivox (source : Catherine Vanesse, article du 7 mai 2012 sur le site RTL.be).

2 La « Fête des Non-Parents » fut précisément conçue pour dénoncer cet absurde état de fait et célébrer celles/ceux qui refusent de procréer.

scolaire aux vertus de la dénatalité et aux innombrables inconvénients de la parentalité, aux antipodes donc de la pensée mononeuronale actuelle qui s'acharne à leur faire mensongèrement croire que la reproduction est le pinacle de l'épanouissement existentiel. Imaginons même l'impact météoritique d'une éducation qui dévaloriserait puissamment la famille, surtout nombreuse. Imaginons dans la foulée le jour où une femme enceinte aurait honte de sortir dans la rue, percée de jeunes regards désapprobateurs quant à son manque absolu de civisme écologique...

Autres stratégies disions-nous: vigoureuse inversion des polarités de valorisation certes, mais aussi incitants financiers à ne pas avoir d'enfant du tout, tels que la suppression *totale* des allocations familiales évidemment, mais aussi leur remplacement par une récompense de 100 000 euros à toute femme ayant atteint la ménopause sans avoir enfanté: son empreinte écologique tombant à zéro pour l'éternité, au contraire d'un reproducteur dont la sienne est potentiellement infinie, même s'il est unipare, car nul ne sait si son enfant n'en fera pas dix... ou vingt. On pourrait également imaginer des primes à la stérilisation volontaire: 10 000 euros *cash* pour une vasectomie avant le premier enfant. On ne serait jamais 10 milliards en 2050, ni même huit milliards en 2025, je vous l'assure.

Mieux encore, dès 1932 (!), le philosophe Henri Bergson préconisait, «dans les pays où la population surabonde, de frapper de taxes plus ou moins lourdes l'enfant en excédent¹». En hommage au principe du pollueur-payeur, écotaxons même chaque naissance occidentale à tour de bras, puisque l'abominable bébé, en plus d'être un liberticide cadeau empoisonné que s'offrent ineptement ses parents, est aussi désormais un cadeau très empoisonnant pour l'environnement.

Autant de politiques dénatalistes volontaristes donc, réalistes et non-coercitives, qui permettraient de s'aligner très rapidement sur le sage conseil du commandant Cousteau: 800 millions d'*homo sapiens* maximum.

Cela me paraît généreux, osons le rêve, l'imaginaire et le ré-enchantement du monde, reprenons goût aux immenses espaces vierges de toute présence humaine, traversés seulement par l'exaltante-apaisante beauté de la nature,

¹ In Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Œuvres, p. 1222, PUF, Paris, 1984.

et fixons-nous pour objectif 300 millions de personnes sur Terre en 2100, et 30 millions en 2200. Les autres animaux pourraient à nouveau respirer, et nous aussi!

Ce serait, enfin, la rimbaldienne liberté retrouvée, la jouissance des grandes étendues sauvages, les ressources en surabondance pour tous, la redécouverte de la vie en harmonie avec les cycles, les êtres, vivants et non-vivants, selon l'antique émerveillement des aborigènes australiens, autrement doués en matière d'équilibre écologique multimillénaire que les inquiétants habitants de Tikopia, pour ne rien dire, la grossièreté guetterait, de ceux de New York, Londres, Paris ou Bruxelles, porcs massifs dont tout nouveau porcelet n'est qu'une tragédie de plus à subir par les écosystèmes.

Avant de conclure, dernière remarque d'ordre purement mathématique, sans nul doute extrêmement contrariante pour ceux qui adorent laisser pisser l'*amnios* et penser comme des planqués : plus on attend pour mettre en place des politiques vigoureusement dénatalistes, plus un grand NOMBRE de femmes soi-disant folles de maternités multiples devront un jour se priver d'enfants, ou les voir mourir de faim sous leurs yeux légitimement affamés de contraceptifs. *Sauve la planète, ne fais pas de bébés*, mais mieux encore : *Sauve la planète, aide les femmes qui n'en désirent pas à ne pas avoir de bébés*.

Point central en guise de quadrature du cercle

Force est d'admettre que nous sommes entrés dans l'ère du paradoxe nataliste : procréer n'est plus servir la vie, mais au contraire lui nuire violemment. Ainsi un écologiste qui enfante est-il désormais un écologiste douteux, ridiculement éloigné des valeurs dont il se croit l'héritier.

Mais en définitive, avons-nous aucunement le droit de nous reproduire? Et si oui, sous quelles conditions? Au-delà du débat écologique, il serait peut-être bon de réfléchir à ce double questionnement. Mettre un enfant au monde est-il réellement compatible avec l'éthique, sachant d'une part que le précepte central de celle-ci nous enjoint de ne pas porter préjudice à autrui, et que d'autre part l'existence recèle d'innombrables préjudices? Procréer n'est certes pas dans l'intérêt de l'environnement, reste à prouver que naître sur une planète à l'agonie, ou que naître tout court, surtout dans cette société d'injustices, de violence étatique, de contrôle policier et de

MOINS NOMBREUX, PLUS HEUREUX

répression disproportionnée, est humanistement, compassionnellement, dans l'intérêt de l'enfant... Pour ma part, lorsqu'on me demande pourquoi je refuse de faire un enfant, la réponse de Thalès de Milet (non-procréateur, mais créateur d'un inoubliable théorème géométrique) à cette même immémoriale question me revient toujours en mémoire: «Justement par amour des enfants»...